

m é m o i r e

Les Cahiers d'Afrique du Nord

plurielle

Invitation au Voyage



Le marché aux moutons. Dessin de Maurice Bouviolle.

N°- 55 — juin 2008. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

Invitation au voyage Jeanine de la Hogue	3
Claude Farrère et les Hommes Nouveaux Denis Fadda	4
Le voyageur François Tassart, valet de chambre	10
Henri Bosco et le Maroc Marie-Claire Micouleau	14
Des fouilles et de l'histoire Annie Krieger Krynicki	21
Le chantre du M'Zab, Maurice Bouviolle Jeanine de la Hogue	30
Repères bibliographiques - Point Livres Jeanine de la Hogue	38

Mémoire plurielle, Les Cahiers d'Afrique du Nord. N° 54 . Édité par Mémoire d'Afrique du Nord
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax-: 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication- : Jeanine de la Hogue,

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Hélène Boutigny, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicki, Hélène Laurent, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot, Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillières.

Trésorier : Yves Richardot.

ISSN : 1 - 284-43-221

Réalisation : Coriat

Impression : Promoprint

Abonnement à *Mémoire plurielle*, 20 € - Le numéro : 7 €

Adhésions à l'association Mémoire d'Afrique du Nord : *Membre actif* à partir de 6 €,

Membre bienfaiteur : à partir de 15 €, *Membre donateur* : à partir de 30 €

© Mémoire d'Afrique du Nord

www.memoireafriquedunord.net

Invitation au Voyage

Jeanine de la Hogue

Voyager, savoir voyager, à vrai dire c'est un état d'esprit. Et puisqu'il est question d'esprit, l'écriture n'est pas loin. Certains ont analysé ce besoin, cette passion qui ont amené au voyage bien des écrivains¹.

C'est Maupassant qui disait : « Le voyage est une espèce de porte par où l'on sort de la réalité connue pour pénétrer dans une réalité inexplorée qui semble un rêve. Une gare ! Un port ! Un train qui siffle et qui crache son premier jet de vapeur ! Un grand navire passant dans les jetées, lentement, mais dont le ventre halète d'impatience et qui va fuir là-bas, à l'horizon, vers les pays nouveaux ! Qui peut voir cela sans frémir d'envie, sans sentir s'éveiller dans son âme le frissonnant désir de longs espaces ? ».

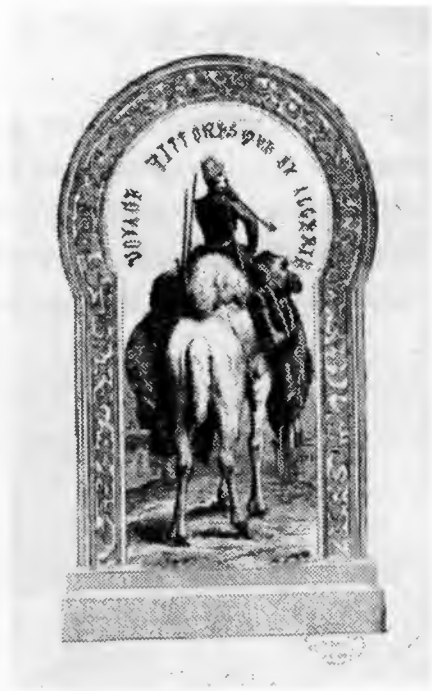
Ce n'est pas Guy de Maupassant que nous avons choisi pour évoquer aujourd'hui un voyage imaginaire en Algérie, c'est son valet de chambre François Tassart, qui nous fait partager, à travers son maître, quelque anecdote qui l'a séduit et que, ma foi, il exprime avec un certain talent.

Le voyage est certes, un agrément, mais il participe aussi de la recherche. En l'occurrence l'archéologie, les fouilles romaines nous sont l'occasion de parler de René Cagnat et de Henri Saladin qui ont publié en 1887 *Le Voyage en Tunisie* et que nous fait découvrir Annie Krieger.

Un autre moyen de nous faire voyager, c'est de nous donner à connaître un roman. Denis Fadda nous fait voir un Maroc différent avec *Les Hommes Nouveaux* de Claude Farrère. Ce qui nous donne envie d'apprendre plus sur ces personnages et cette ville, Casablanca. Nous restons au Maroc, à Rabat particulièrement, à Fès aussi, pour suivre les traces d'Henri Bosco, grâce à Marie-Claire Micouleau qui nous découvre des textes sur un pays qui avait fort séduit celui qu'on connaissait surtout par sa Provence.

Dans cette invitation au voyage que veut suggérer notre revue aujourd'hui, faisons une place à celui qui nous invite à l'accompagner par le pinceau et par la plume. Je veux parler de Maurice Bouviolle, le peintre orientaliste qui a magnifié le M'Zab par la diversité de ses couleurs et la sûreté de son dessin mais qui a su aussi exprimer par l'écrit ce qu'il nous donnait à voir dans ses toiles.

Ainsi s'achève notre voyage qui s'est appuyé sur l'imagination des autres pour nourrir notre désir de découvrir ou de nous souvenir des choses du passé à travers des récits anciens. Sachons les rendre plus proches sans appeler au secours une certaine nostalgie. ■



1. Entre autres études, nous avons plaisir à citer le livre de Michèle Salinas, publié chez Privat et intitulé *Voyages et Voyageurs en Algérie 1830-1930*. Aux sources d'un imaginaire collectif. 1989.

Claude Farrère et les Hommes Nouveaux

Denis Fadda

Farrère rencontra Lyautey pour la première fois en 1907, à Gibraltar, et voyagea avec lui sur le croiseur «Cassini» qu'il commandait en second. Le « Cassini » avait pour port d'attache Tanger ou Gibraltar et assurait le ravitaillement des grands croiseurs éparpillés le long de la côte atlantique du Maroc entre Larache et Agadir. La rencontre avec Lyautey fut un choc.



Relatant cette rencontre et ses conversations avec le jeune colonel qu'était alors Lyautey, Farrère écrit : « ... Lyautey avait tout lu. Et il lui suffisait de dix pages pour juger un écrivain, et de dix minutes pour jauger un officier ». Lyautey, avant même Loti, sera le grand homme de sa vie. Sans doute premier à le nommer « Lyautey

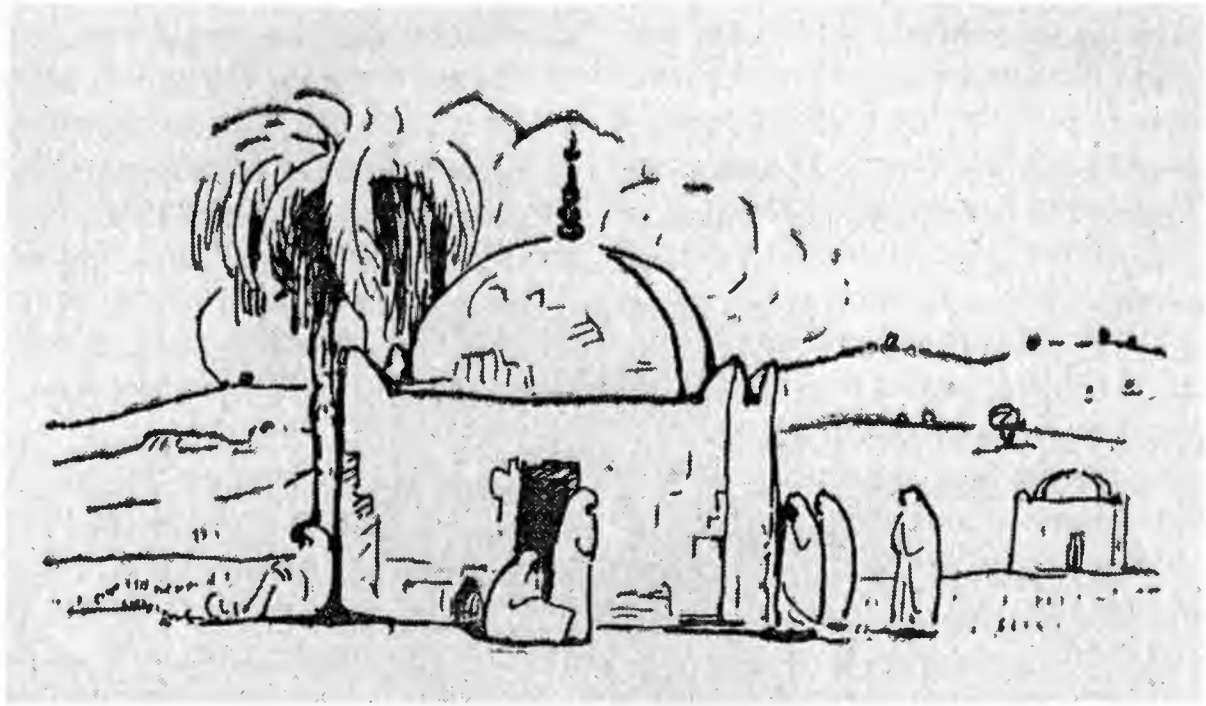
l'Africain », dans un article, en 1920. Farrère lui rendra à nouveau hommage, en 1955, en publiant *Lyautey, créateur*.

La seconde rencontre de Farrère avec Lyautey eut lieu à Oran en 1910. Puis Farrère vit encore Lyautey à Paris à la fin de l'année 1919. A l'issue d'un long entretien, Lyautey quitta Claude Farrère avec ce message qui est presque une injonction : « Ce que vous avez fait pour la Turquie, je vous demande de le refaire pour le Maroc ».

En novembre 1920, Claude Farrère s'embarquait pour Casablanca via Tanger, véritable début de son œuvre romanesque : Maroc de tradition et Maroc moderne.

Dans *Les Hommes nouveaux*, l'action se déroule en 1921-22 surtout à Casablanca, ville alors frémissante, mais aussi à Marrakech et dans l'Atlas et encore à Rabat.

Pour Farrère, *Les Nomes nouveaux*, par opposition aux « nouveaux riches » sont des hommes qui, certes, s'enrichissent mais non au détriment des autres : « ils ont un idéal, ils remplissent une



mission ». Bourron, personnage central du roman, nous donne des hommes nouveaux sa propre définition : « Je ne suis pas ce que les gens du monde nomment un nouveau riche, c'est-à-dire un homme enrichi, sans qu'on sache pourquoi et sans qu'il ose le dire. Mais je suis ce que j'appelle, moi, un homme nouveau... qui était naguère petit, et qui vient de grandir, mais qui sait pourquoi, et qui le dit à tout le monde : par le travail, par l'énergie, par les bras, par la tête !... ». Un pionnier en somme.

Les personnages principaux du roman sont : Amédée-Jules Bourron, "Marocain de Casablanca". Christiane de Sainte-Foy, veuve d'un officier tué au front, et descendante d'une vieille famille lyonnaise ; femme « droite et loyale » qui vient au Maroc pour tra-

vailer à la relance de l'artisanat des tapis. M. de Tolly, inspecteur général des Travaux et Palais, proche de Lyautey, « homme qui sentait son gentilhomme d'une lieue, et qui l'était de la tête aux pieds, et de la cervelle au cœur, grand homme nous dit Farrère, grand par l'intelligence et par l'esprit, grand par le savoir et par le jugement, grand enfin par la tâche déjà remplie ». Hadj Madhani et Saadi, « le Saadi », chef de la confédération des Saada ». Le commandant de Chassagnes, le principal conseiller et l'ami du Saadi auprès duquel il est détaché.

L'intrigue du roman est simple, intrigue amoureuse ; Bourron épousera Christiane rencontrée sur le paquebot « Le Mezzar », entre Marseille et Casablanca puis, un moment, « rejoindra » son passé. Mais cette intrigue

n'est qu'un prétexte. *Les Hommes nouveaux* n'est en fait qu'un cri d'amour, amour pour le Maroc, un hymne à la gloire de l'Empire chérifien, et un hommage à l'œuvre de Lyautey.

L'ouvrage met en scène, pour les glorifier l'un et l'autre, le Maroc de la tradition et le Maroc moderne symbolisés par les personnages du Saadi et de Chassagnes d'une part, de Bourron et de Tolly d'autre part.

Le Saadi incarne les grandes traditions chérifiennes mais, pour le bien de ceux qu'il doit protéger, il ne refuse pas la modernisation. Auprès de lui, Chassagnes a pour mission de participer à l'œuvre de pacification et d'unification, dans le respect du Maroc traditionnel et de sa culture, à la fois arabe et berbère. Chassagnes, qui parle parfaitement l'arabe et le chleuh, ne vit que parmi les Saada, auprès du Saadi qu'il ne quitte jamais et auquel le lie une amitié très profonde, amitié qui, dans l'esprit de Farrère, symbolise la relation entre le Maroc et la France.

Chassagnes offrira sa vie pour sauver le Saadi. Dans un combat contre des « clans » qui refusent l'unification, il se jettera entre le Saadi et l'arme qui le vise ; il sera très grièvement blessé. Curieusement, la scène ressemble à celle que vivra Farrère lui-même quel-

ques dix années plus tard. Chassagnes aurait sans doute pu être sauvé, pourtant il mourra, car ayant, entre temps, reçu un message qui ouvre une possibilité de paix, il a exigé, au mépris de sa vie, d'être transporté à Rabat, dans des

conditions extrêmement difficiles, pour pouvoir en référer en haut lieu.

Bien sûr, le lecteur se prend de sympathie pour le Saadi et pour Chassagnes, merveilleuses figures, hommes de courage, de devoir et de générosité, personnages qui ont de la grandeur, et les pages qui nous

décrivent ces deux hommes et nous parlent des liens qui les unissent sont parmi les plus belles du livre.

Tolly, lui, apporte sa contribution à l'œuvre de modernisation, il ouvre des routes et construit des ponts, mais il a d'abord, comme archéologue, mis au jour de nombreuses ruines antiques. Quant à Bourron, tout d'un bloc, c'est le Maroc moderne. Il creuse les premiers bassins de Casablanca, il lance les premières jetées du port, avec d'autant plus d'ardeur qu'il aime avec passion ce pays qui est désormais le sien.

Dans ce Maroc nouveau, pacifié et uni que Farrère veut nous présenter et nous faire aimer, dans ce Maroc de Lyautey, tradition et modernité ne s'opposent pas, au contraire elles sont alliées.



L'ouvrage, enfin, met en scène le pays lui-même : une éblouissante réception à la Baïa, « deux divines heures (...) parmi les cours de marbre où la lune répandait sa neige, parmi les bosquets d'orangers dont l'odeur entêtait, autour des miroirs d'eau qui reflétaient maints cyprès bleus, la pointe en bas, et maints palmiers d'argent, hérissés d'éventails... » ; un autre palais de Marrakech où Christiane et Chassagnes, un instant, se rencontrent et que l'on retrouve, d'ailleurs, dans *L'Hospitalité aux Jasmins* et dans *Méditerranée*. « Il fit frais. Sur les mosaïques du sol, maintenant blême, les palmiers découperent de longues ombres pointues. Les bananiers, tendant leurs feuilles lisses aux reflets lunaires, furent comme de hauts fantômes argentés. Et les rosiers, et les jasmins, enivrés de crépuscule, secouèrent par tout le riad leurs parfums redoublés, pendant que l'eau jaillissante commençait, dans le profond silence nocturne, sa chanson de tous les soirs, la plus mélancolique et la plus cristalline. Aucun rêve n'atteignait à la réalité féérique de ce jardin secret... ». On découvre aussi la Kasba des Oudaïa, à Rabat, que Tolly est supposé avoir mise au jour, le Jardin Bleu et la médersa dont la grande porte inspire au même Tolly ces mots : « Qui dira jamais, avec les mots qu'il faudrait, le charme et la splendeur de ces portes musulmanes, les plus belles que n'importe quelle architecture ait imaginées, jamais ? Cela semble d'abord

n'être qu'une voûte outrepassée, très large, et qui repose sur deux piliers trapus, très bas. Mais dès qu'on regarde du dedans au dehors, tout le ciel bleu s'encadre radieusement dans la grande arche ronde ; et c'est comme si la porte vous l'offrait, vous le donnait ; tout est à vous : vous n'avez qu'à tendre la main pour prendre (...). De l'église et de la mosquée, maisons de Dieu, celle-ci seule a su faire sa porte à la mesure de notre petitesse. »

Farrère décrit la Casablanca de l'époque, qui atteint peut-être déjà 120.000 habitants et ne compte pas moins de six quotidiens, et dont la vie se concentre dans les quatre cafés qui entourent le célèbre hôtel Excelsior, place de France, place dont Farrère dit : « ...qui la vit, cette année-là -1921 - ne fût-ce qu'une toute petite fois, ne risque pas de jamais l'oublier, cette place extravagante, trait d'union véritable entre le Maroc d'hier et le Maroc de demain ». De la maison de Bourron, dans le quartier de Merz Sultan, on aperçoit la ville entière « avec son triple rang de boulevards, ses huit grandes avenues, son parc, limité par ces voies triomphales (...). Enfin, vers l'horizon, le port, avec ses darses, ses bassins, ses jetées, qui s'étirent jusqu'à quatre, jusqu'à cinq mille mètres de Merz Sultan... ».

Farrère cherche à nous faire sentir cette ville de Casablanca en plein développement, développement qu'il nous décrit, en fait, plutôt comme une explosion. La comparant aux villes

impériales, en 1920, dans un texte intitulé *Trio de capitales*, Farrère disait déjà de Casablanca : *Trio de capitales* dont la rivalité séculaire ne tardera cependant plus beaucoup à prendre fin. D'ores et déjà, une quatrième métropole a son nom sur le livre d'Allah et va s'imposer au vieux Moghreb ; métropole logique et inéluctable dont Fez, Meck'nez et Marrak'ch se résignent d'avance à n'être désormais que les satellites ; d'autant que toutes trois ne manqueront pas d'y gagner en grandeur et en richesse ; la dernière capitale, bientôt l'unique, et, dès maintenant, la plus peuplée et la plus puissante : Casablanca. ».

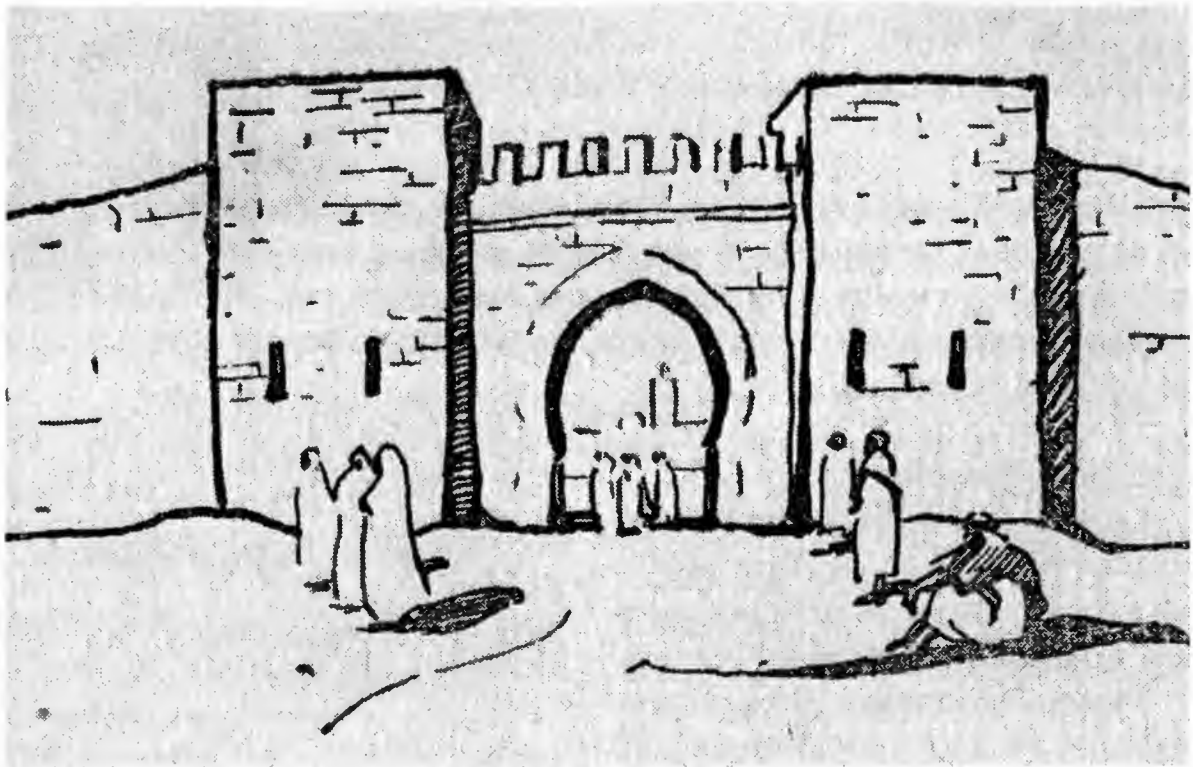
Il avait vu juste. Cette vision enthousiaste de Casablanca et du Maroc moderne semble bien être, finalement, celle que veut retenir Farrère qui, dans *Trois Histoires d'ailleurs*, avait déjà écrit : « Aux minarets de Fez, les muezzin chantent la prière du soir. De ma terrasse, je contemple l'admirable vieille cité, toute brune et blanche dans sa ceinture de fauves murailles, dans son cadre de jardins verts, de sources jaillissantes et d'oueds bruissants. C'est très beau... mais c'est le passé. Et malgré moi, homme d'aujourd'hui, je songe au présent. A la ville neuve, aride et poussiéreuse, trépidante et mercantile, pleine de spéculations, d'agitation, pleine d'or aussi et pleine d'avenir, qui commence, à deux cents kilomètres d'ici, de s'étaler au bord de la mer à l'embouchure géographique de tout cet empire... A Casablanca... ».

Nous l'avons vu, Lyautey, en 1919, avait demandé à Claude Farrère de faire pour le Maroc ce qu'il avait fait pour la Turquie et qu'il avait, lui, Lyautey, plus qu'approuvé ; n'avait-on pas dit à cette époque que seuls quatre Français avaient compris la question turque ? Avec Loti, Farrère et Weygand, Lyautey avait été de ceux-là.

Farrère a fait ce que Lyautey lui avait demandé de faire : écrire sur le Maroc pour faire comprendre le pays et expliquer l'action qui y était menée. Mais Farrère a fait bien plus, au point que, en mars 1934, Lyautey pouvait écrire à l'auteur des *Hommes nouveaux* : « Dieu ! Comme vous avez compris, avec trop d'indulgence pour ma personne ».

Après le voyage de 1920, Claude Farrère a encore séjourné bien des fois au Maroc et, jusqu'à sa mort, il a poursuivi son œuvre au service de l'Empire chérifien en donnant des conférences, en signant des préfaces et en s'exprimant chaque fois que nécessaire. A coup sûr. Farrère a grandement contribué à faire aimer le Maroc et à faire comprendre, à des générations, l'action de la France et des Français dans ce pays.

Ses écrits sur le Maroc présentent un intérêt historique certain. Ils nous restituent le regard profondément amical, respectueux et admiratif d'un écrivain de renom sur le Maroc des années 20 et sur le Maroc éternel. Cette admiration pour l'Empire chérifien et sa culture s'exprime merveilleusement sous la plume de Maurice Tranchant de Lunel,



dans un passage de *Au Pays du Paradoxe* que Farrère cite dans *Mes voyages en Méditerranée*. Farrère, passionné par les medersas marocaines et par leur architecture, cite Lunel, « l'homme qui a peut-être le mieux et le plus profondément sondé l'âme marocaine », car il considère que, mieux que lui-même, celui-ci a su exprimer sa propre admiration pour ces medersas : « Ici, nous touchons au seuil du mystère. Une medersa, c'est le château de la Belle-au-Bois-Dormant, c'est le palais de la légende et du rêve. Ces portes splendidement massives, ces portes aux lourds marteaux et aux ferrures brunes, ces portes vieilles de six siècles (...), poussons-les. Derrière ... quoi ? Oh ! peu de chose ! Une cour, avec son bassin au centre ; une petite mosquée sur

un des côtés, la chapelle du collège ; quelques arcades tout autour, le cloître où l'on se promène en dissertant sur les versets du Coran. Mais ce peu de chose est immense, c'est d'une pleine beauté, c'est d'un art complet, et cela peut être mis sans hésitation en parallèle avec les chefs-d'œuvre les plus incontestés de l'Andalousie du temps des Maures. » ■

Parmi les nombreuses œuvres de Claude Farrère :

Les Civilisés (1905) – Prix Goncourt
L'homme qui assassina (1906)
Les Petites Alliées (1910)
Les Hommes nouveaux (1922)
L'Afrique du Nord (1925)
Loti (1929)
Loti et le chef (1930)
Mon ami Pierre Louis (1953)

Le voyageur

François Tassart, valet de chambre

Un valet de chambre tout dévoué fait un récit, soucieux de correction littéraire et de précision, un peu guindé certes, mais touchant dans l'admiration naïve qu'il porte à son maître. Il mourut à quatre-vingt treize ans, cinquante-six ans après son maître. Marie-Claire Micoulau nous fait connaître un extrait du livre de François Tassart.

Octobre-Novembre 1887

J'ai pensé faire plaisir aux amis et admirateurs de mon excellent Maître en faisant paraître ces quelques pages qui le dépeignent bien tel qu'il était.

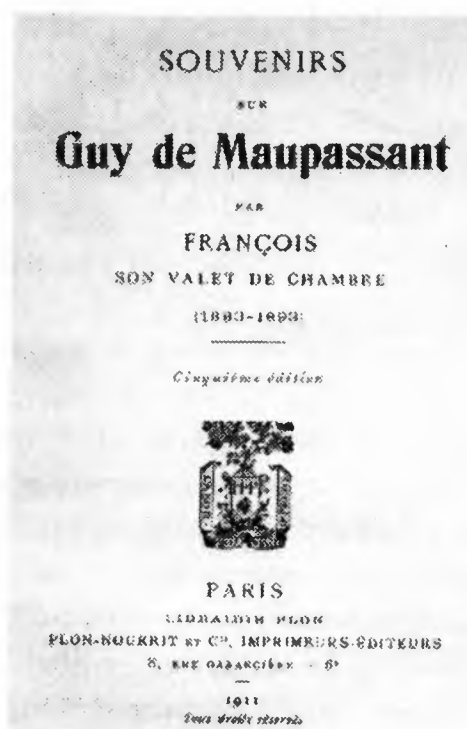
Toutes les grandes intelligences ont été unanimes à proclamer M. de Maupassant Maître littéraire : moi, très humble, qui ai vécu de longues années près de lui, je l'ai connu mieux que personne et je me permets, avec toute la sincérité de mon cœur, de venir publier quelques modestes souvenirs afin qu'on sache bien que mon Maître, qui a été reconnu Homme de grand talent, était mieux encore, car il était au suprême degré Bon, Droit et Loyal.

Marseille, le 3 octobre. - Monsieur occupe à l'hôtel sa chambre habituelle, qui a vue sur la Cannebière.

Vers 11 heures, il me dit : « Vous pouvez disposer de votre journée aujourd'hui : j'ai les places à bord pour demain midi, je vais déjeuner à la Réserve et je serai ici vers 6 heures pour le dîner ». Le lendemain matin,

mon maître m'emmena voir dans le vieux Port un yacht désarmé qu'on lui avait signalé comme étant à vendre ; la forme lui plaisait, et ses dimensions répondaient bien à ce qu'il désirait comme bateau.

Notre traversée a été très bonne, pas de mer, un ferry superbe. Nous arrivons à Alger qu'on aperçoit toute



Numérisation et mise en forme HTML :
Thierry Selva



blanche, bâtie en amphithéâtre. Le débarquement n'est pas facile, il est même désagréable avec tous ces Arabes qui s'emparent de vos bagages, malgré vous, et les portent dans un hôtel quelconque. Heureusement pour les nôtres, ils ne se sont pas trompés, nous sommes descendus au grand hôtel de l'Oasis sur le port. Le lendemain, à 9 heures, Monsieur était déjà prêt à sortir : « Voici, François, ce que j'ai décidé. Comme je ne pense pas travailler à l'hôtel, je vais prendre un appartement pour être tranquille chez moi. Vous allez, je vous prie, voir dans le quartier, si vous trouvez quelque chose qui nous convienne ; moi, je vais visiter Mustapha, que je connais, et si je trouve une petite villa ou un étage qui réponde à ce que je veux, je demanderai à ma mère de venir ici passer l'hiver avec moi. »

Enfin, c'est rue Ledru-Rollin que nous avons fini par prendre un appartement, après en avoir visité plusieurs, et vu bien des loueuses, algériennes, arabes, mauresques et juives aux grands yeux de velours.

Ce logement, quoique ayant deux pièces au Midi, n'était pas gai ; son seul avantage était d'être près de la poste. Nous habitons le troisième, il fallait un porteur d'eau ; je pris celui que m'envoya la concierge, il était petit

et maigre, un vrai Biskri, pieds et jambes nus, borgne de l'œil droit ; son œil gauche était tellement mobile et fuyant que je ne pus jamais en voir la couleur. Je fis les conditions à tant la semaine et lui accordai une bonne moyenne, un prix de voyageur. En signe de contentement, sans doute, il se mit à battre de ses doigts maigres la cruche de cuivre qu'il tenait sous son bras.

Le 11 octobre, à une heure, je finissais de déjeuner, seul comme toujours, devant ma petite table de bois blanc adossée au mur, quand mon attention fut attirée par la danse qu'exécutait mon café dans mon verre ; j'allai tout de suite le dire à Monsieur, lui donnant des détails précis qui ne laissaient pas de doute sur l'existence de secousses sismiques.

Le soir, en dînant, M. de Maupassant me dit : « Vous savez, vous aviez raison, vous ne vous êtes pas trompé, c'était bien un tremblement de terre. L'appareil du cercle des officiers a enregistré, à midi cinquante-six minutes, trois oscillations de plusieurs secondes, allant de l'Est à l'Ouest. » Il ajouta : « Je suis heureux d'avoir rencontré ici tous ces officiers, leur société m'est très agréable ; tous sont des hommes charmants, bien élevés, instruits, même quelques-uns sont assez forts en littérature.

Quoique nous soyons en terre française, il y a la Méditerranée entre nous et la mère patrie, cela suffit à nous donner la sensation d'être en pays 'étran-

ger, surtout lorsqu'on voit tous ces Arabes circuler dans les rues et qu'on entend leur charabia. On est dépaysé, et cela reconforte de trouver de vrais Français qui parlent notre langue, comme à Paris. Si l'on écoutait bien, je crois qu'on entendrait leur cœur battre quand on parle des boulevards et de la Maison Dorée. Jeudi, j'aurai plusieurs de ces officiers à déjeuner avec M. Masqueray et M. Bureau. »

Le 14 octobre, Monsieur me dit : « François, demain je vais avec M. Masqueray faire un tour jusqu'à la pointe du cap Matifou. Voulez-vous venir avec nous ? Peut-être n'aurez-vous jamais pareille occasion... Vous prendrez mon fusil avec quelques cartouches, de différents plombs. Si je peux abattre quelques oiseaux, cela me sera toujours agréable. »

Nous partons par le train de 5 h. 48 du matin. Dès notre sortie d'Alger, nous apercevons la mer phosphorescente, superbe ; quelques minutes après, le soleil, semblant faire un grand effort, laisse voir là-bas, entre l'horizon et l'eau, une toute petite partie de son disque, qui embrase immédiatement la mer. Un quart d'heure après, nous arrivons à la halte d'Hussein-Dey et le train s'arrête. Ces messieurs descendent tout de suite sur le quai, et nous assistons au plus beau lever de soleil que l'on puisse imaginer ; nous sommes en extase, en un émerveillement que je ne puis décrire.

Monsieur s'appuie de la main gau-

che sur le bras de M. Masqueray et, de sa main droite, il ne cesse de faire de grands gestes qui soulignent la démonstration qu'il débite à haute voix. M. Masqueray, plus grand, se plie un peu, sous la pression de la main de mon maître, et, tout près de lui, l'oreille tendue, avec une expression de ravissement intense, il écoute son ami avec un plaisir qui se reflète sur toute sa physionomie, surtout dans ses grands yeux brillants, si prompts à exprimer son enthousiasme et son émotion.

Voici ce que j'ai retenu de cette conversation :

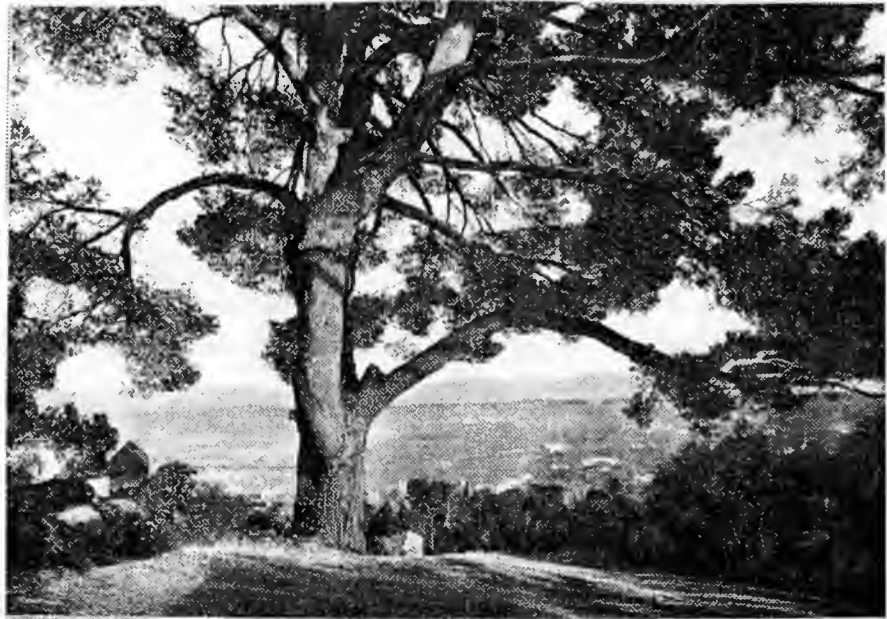
« Mon cher ami, ceci est plus que de la féerie, c'est une apothéose, mais une apothéose sans nom ; il n'existe pas de mots pouvant traduire une chose si belle, cela surpasse tout ; c'est plus que splendide, c'est extraordinaire ; tellement beau, qu'on ne peut rendre l'impression qui nous transporte, qui nous envahit ; c'est de la magie... Cette mer !... ce ciel !... Jamais je n'ai rien vu d'aussi captivant et qui me remue aussi profondément !... »

M. Masqueray s'incline légèrement vers mon maître et approuve, puis, dans des termes scientifiques que je ne saurais reproduire, il donne à son tour une explication sur ce genre de phénomène.

Le train avait sifflé et marchait déjà, quand je pus décider ces messieurs à remonter.

Le reste du voyage fut d'un moin-

*Les paysages
de la côte
algérienne ont
envoûté
maître et valet*



dre intérêt, bien que la vue que l'on a sur la pleine mer de la pointe de ce cap avancé soit superbe. Le paysage n'avait plus aucun attrait pour moi ; j'étais tout au plaisir que me procurait la conversation de ces deux hommes d'esprit qui se comprenaient si bien tous deux.

M. de Maupassant allait souvent dîner au Palais d'été, à Mustapha supérieur, chez M. Tirman, qui lui avait expliqué ses vues sur l'avenir de l'Algérie, sur les barrages à construire, l'abandon du budget à la colonie, la question des chemins de fer, etc. Tout cela paraissait intéresser mon maître ; mais sa figure était bien plus expressive quand il me racontait sa promenade du vendredi, sur la route du cimetière arabe, qui l'amusait à un tel point qu'il aimait à la recommencer deux fois en un jour.

« Voyez, me disait-il, ce que sont les coutumes de ces races... Ces Arabes, qui laissent à peine sortir leurs femmes

pour aller à la mosquée, les envoient chaque vendredi assez loin dans la campagne faire des simagrées sur les tombes de leurs parents défunts, et redresser les quelques cailloux pointus qui ornent ces silos d'os humains enfouis là. Lorsqu'elles sortent de leurs Champs-Élysées dépourvus de charme, la plupart d'entre elles redeviennent femmes. Ainsi aujourd'hui, j'ai fait deux fois la route de Mustapha inférieur jusqu'au jardin d'Hussein-Dey, pour m'en rendre compte. Eh bien, plusieurs de ces femmes, quand elles n'étaient que deux et qu'elles savaient n'être pas vues, ont levé leur voile à mon approche. Leur visage, qui ne voit jamais le jour, est d'un blanc de craie et l'on dirait que les joues de quelques-unes d'entre elles sont légèrement veloutées de poudre mauve. Avec leurs grands yeux noirs, la plupart sont très jolies ainsi. »

Et un sourire se perdit dans la moustache de mon maître. ■

Henri Bosco et le Maroc

Marie-Claire Micouleau

Très connu par son œuvre provençale, d'Avignon à Rabat, les chemins suivis par Henri Bosco¹ se prolongent dans une œuvre où vibre une Afrique recomposée. Il arrive au Maroc à l'automne 1931. Il y passera vingt-quatre années, les plus riches et les plus fécondes de toute son existence. C'est là que son œuvre va prendre sa pleine dimension spirituelle. On l'écoute ici évoquer la ville au souffle invisible.



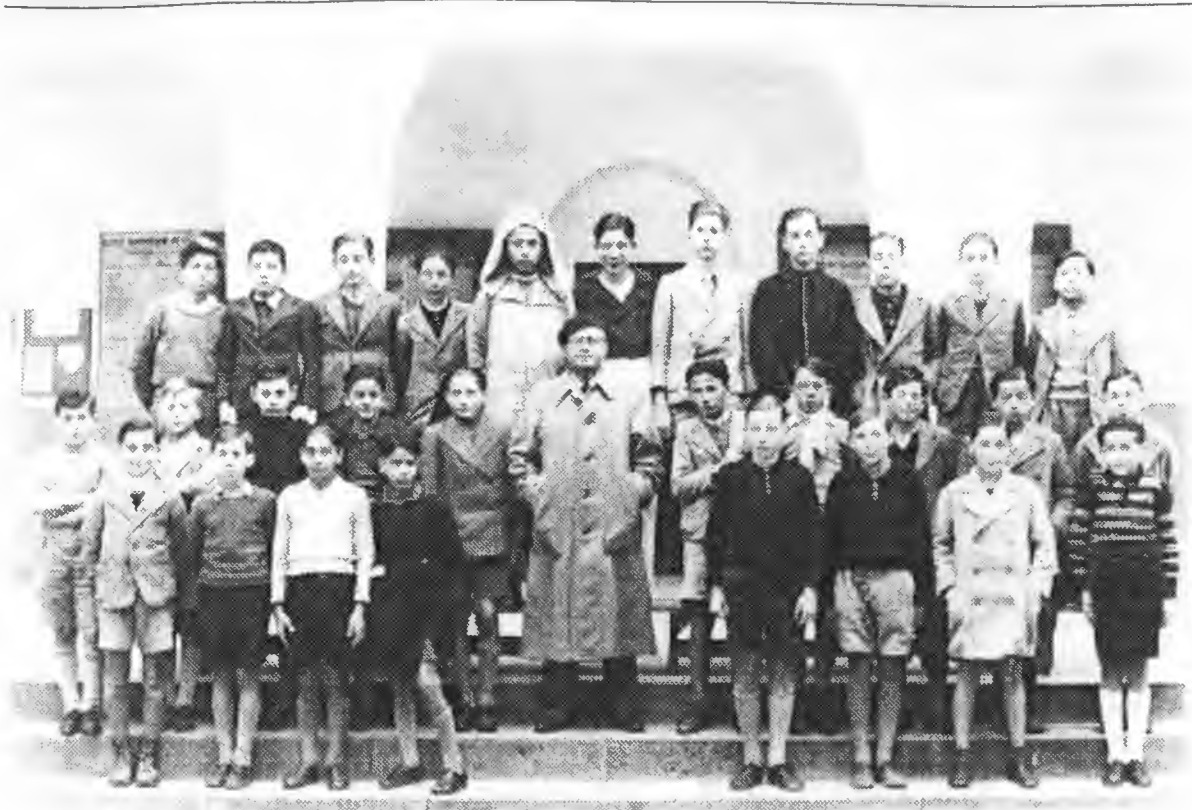
Henri Bosco à 40 ans.

« Il est des villes de louanges, et d'autres de prières. Beaucoup sont nées pour la parole, le trafic des pensées ; quelques-unes, rares et graves, ont la vocation du silence. Les unes chantent et les autres psalmodient ; les plus nombreuses parlent et échangent des mots utiles ; les silencieuses méditent. Quelquefois la louange et la prière, l'échange verbal et la pensée close cohabitent dans le même site, à l'abri d'une même enceinte millénaire. Les chants profanes et les liturgies se fondent au commerce des paroles pour composer une rumeur confuse qui couvre le silence. Mais ce silence infus, ce silence réel, voulu par des confréries du silence ou par des âmes isolées, quelquefois aspire à la paix autour de soi. Alors des profondeurs de cette confu-

¹ Voir la biographie d'Henri Bosco dans *Les Cahiers d'Afrique du Nord* n° 10.

sion s'élève l'onde calme du souffle invisible, et la ville se tait. On n'entend même plus une prière...

Je pense à Fès. Elle est bien l'une de ces villes composites, depositaires d'oraisons, de musiques, de phrases mercantiles et d'antiques silences. Villes qui n'offrent au regard que des énigmes et à l'investigation que des murs, ou d'inextricables labyrinthes. Quelquefois, les naturels eux-mêmes s'y égarent. Il n'est de fil qui ne s'y brise à quelque borne ou qu'on ne coupe clandestinement derrière vous. Villes à plis et à complications, où il n'est mur, porte, ruelle, ombre humaine qui ne suggère et ne trouble et parfois n'inquiète par d'inextricables replis par des itinéraires sans issues. Villes riches en sourds refus et en réticences impondérables ; dont chaque aspect que l'on découvre est obscurément démenti par un visage qui se voile ; mouvantes cependant, canalisant entre leurs murs des foules d'âmes qui se croisent sans se confondre ni se séparer ; pieuses par les sanctuaires :



Henri Bosco au lycée Gouraud de Rabat.

opulentes en marchandises ; et secrètement saintes ».

Agrégé d'italien, il avait d'abord enseigné la littérature italienne à Naples notamment.

Nommé à Rabat, il enseigne les lettres classiques au lycée Gouraud. Vers la fin de sa carrière, il est chargé de la classe de Lettres Supérieures. En 1945, après le Prix Renaudot, il prend une retraite anticipée.

Président de l'Alliance Française au Maroc, il permet aux représentants de la culture française de s'adresser au public marocain lettré. Il collabore activement à la vie intellectuelle en métropole par ses articles publiés dans les *Nouvelles Littéraires*, *les Cahiers du Sud*, *l'Arche*, etc.

Il fonde et dirige la revue *Agnedal*

qui paraît de 1936 à 1945 avec quelques interruptions. Il y publie poèmes, études, comptes rendus et y accueille de nombreux collaborateurs comme Henri Pourrat, Gabriel Audisio et bien d'autres. *L'Ane Culotte* y paraîtra partiellement à partir de mai 1936. Bosco donne des articles aux revues d'Afrique du Nord comme *la Revue de la Méditerranée* ou *la Revue d'Alger*. Il écrit le texte d'un film documentaire sur les Contes de la forêt berbère.

Grâce à toutes les amitiés qui l'entourent, Henri Bosco passe par une véritable initiation qui, jointe à l'épreuve des années de guerre, oriente sa vie intérieure vers une quête spirituelle passionnée et prépare l'éclosion d'une œuvre originale. Le docteur Mardrus, traducteur des *Mille et Une*

Nuits, et le romancier François Bonjean révèlent à Bosco la richesse de la tradition religieuse arabe et plus particulièrement, le symbolisme secret de la mystique soufie.

Bonjean lui fait découvrir les ouvrages de Louis Massignon et la doctrine ésotérique de René Guénon. A ce cercle d'amis précieux appartiennent aussi l'helléniste Gabriel Germain et l'écrivain marocain Ahmed Sefrioui.

Passionnément épris d'un Maroc mystérieux, il écrit dans *Des sables à la mer* « On doit distinguer le guide du voyageur, destiné au touriste épris de pittoresque, du guide pour celui qui sait ».

Quand on parcourt l'œuvre d'Henri Bosco et plus encore la période marocaine, on est amené à découvrir un paysage intérieur nourri de richesse symbolique : le rythme des saisons, un accord spontané avec les lois les plus simples de la vie, les pluies, les orages, la gelée et le soleil. Écoutons-le parler d'un rêve en forme de ville :

« Je ne sais sous quelle influence ces rêves (mais j'y consens avec délices) sont nés en moi au souvenir de cette ville dont, il est vrai, la moindre pierre est facilement un support évocatoire. Je la sens qui, en défiance, propose moins qu'elle n'oppose, mais par là, elle tente la pensée et je cède à la tentation si naturellement que souvent, le réel s'efface de mes yeux devant l'imaginaire. C'est pourquoi toute réticence m'est précieuse. Un mur qui

m'arrête m'enchanté soudain, et de ce charme je profite, habile à m'y prendre, pour ébranler l'obstacle et créer ce qu'on me refuse tel qu'il me plairait que me l'accordât un autre enchanteur que moi-même. Mais, à défaut de cet Enchanteur introuvable, il me faut bien me contenter de mes propres sortilèges. C'est pourquoi je n'exige pas qu'un autre que moi y accorde créance. Dans ce monde mental créé pour mon plaisir, où même la pensée est devenue fictive, rien n'est vrai que pour moi, et, pour moi, seulement dans mes songes... Mais sais-je quand commencent, et surtout quand finissent mes songes ?... »

Au 14 rue de Marrakech, la haute demeure des Bosco est bientôt transformée en salon littéraire ; tout un groupe d'amis, adonnés aux arts et aux lettres, s'y retrouve. Gabriel Germain évoque la maison des Bosco à André Gide, réfugié à Fès, et logé à la villa Brown : « C'est une des crêtes de Rabat. Un antique figuier, encore éclatant de vigueur, garde l'entrée du jardin. Contre la façade, deux cyprès méditent. De l'étage où travaille Henri, une large baie surveille l'estuaire, les deux villes, l'horizon marin... »

L'écrivain Ahmed Sefrioui a connu Henri Bosco par l'intermédiaire de François Bonjean, qui était son professeur et son maître et auquel il rendait souvent visite à Rabat. Fréquemment, Henri Bosco et lui se rencontraient chez François Bonjean et ils sont devenus de très bons amis. Ahmed Sefrioui,



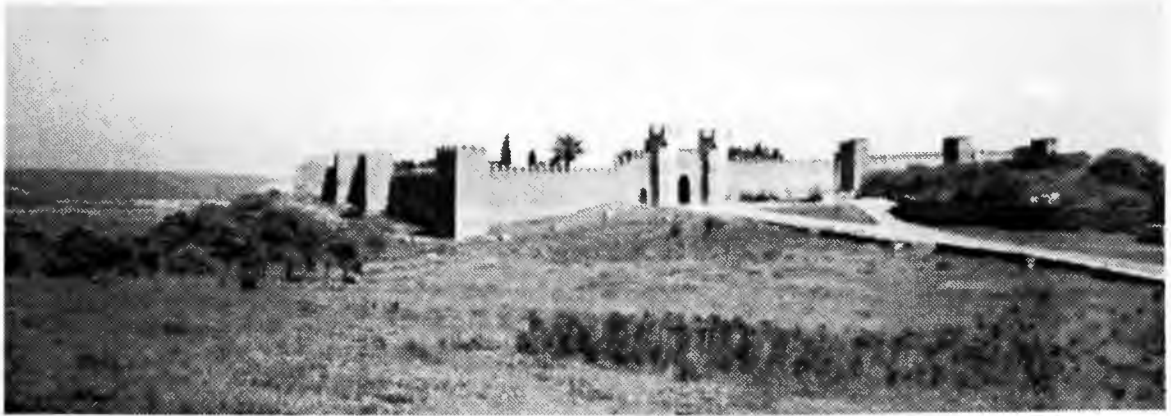
La Tour Hassan à Rabat, aquarelle de L. Riou.

pendant ses séjours à Rabat, allait lire à Bosco et à François Bonjean quelques pages de ce qu'il écrivait et eux, à leur tour, le mettaient au courant de leur travail. Pendant son séjour au Maroc, Henri Bosco appartenait à un milieu intellectuel qu'on n'y retrouve plus maintenant, selon Sefrioui. Les nombreux écrivains qui se trouvaient à Alger pendant la guerre faisaient de

fréquents voyages au Maroc et, bien entendu, ont rendu visite à Henri Bosco.

On sait qu'il allait souvent au Chellah, lieu saint et vieille nécropole, pour jouir de la paix et s'abandonner à la méditation parmi les fleurs, les tombeaux et les cigognes...

Sefrioui nous fait part ici d'une histoire remarquable que lui avait racon-



Rabat, l'enceinte du Chellah

tée Henri Bosco au retour d'une visite en ce lieu.

« Un jour, avec son épouse Madeleine, il est allé là-bas pour déjeuner ; ils se sont installés sous un arbre. Il y avait un nid de cigognes au-dessus. Dans le nid, il y avait trois cigognes qui caquetaient, qui discutaient le coup pendant je ne sais combien de temps. Henri Bosco dit à Madeleine : « Mais ça m'a l'air un peu dramatique, ce qui se passe là ». Alors ils ont regardé, ils se sont dit : « on va essayer de voir ce qui va se passer ». Tout d'un coup, deux cigognes sont parties, laissant dans le nid la troisième.

L'une des cigognes parties a pris son élan et, revenue à toute vitesse, elle a transpercé avec son bec la cigogne dans le nid. Elle l'a tuée sur le coup. Bosco était absolument affolé : « Mais qu'est-ce que c'est que cette attaque de violence, de cruauté absolument invraisemblable ? » et la cigogne qui était dans le nid est tombée par terre. Henri et Madeleine sont allés voir. Or, la cigogne avait un abcès absolument énorme. C'était une cigogne malade,

condamnée. Elles avaient d'abord discuté l'affaire et probablement avec l'approbation de la malade, elles avaient décidé de l'achever ».

Le cimetière des princesses l'a beaucoup inspiré :

« L'entrée du sanctuaire est dans la rue Nfissa, près de la mosquée appelée Djamaâ Safir. On vous y conduit toujours. Là passe obligatoirement la promenade officielle. Et d'ailleurs, il faut bien que l'on vous guide, car, livré à vous-même, vous ne trouveriez pas ce petit cimetière dont l'accès semble confidentiel. Mais c'est là trésor précieux qu'on aimerait à découvrir tout seul par une faveur singulière du hasard. Dans ce cimetière reposent deux princesses, mortes, dit-on, d'amour pour un beau cavalier. On connaît leurs noms : Fatma Bent Hassane Bey et Nfissa Bent Hassane Pacha.

Près de leurs tombes, d'autres tombes. Trois vieux figuiers. Tout autour, les murailles aveugles et blanches des maisons. Le sol est d'argile durcie ; les murs, passés au lait de chaux, enveloppent étroitement le petit cimetière.

Des brins de laine pendent au figuier. Des bouts de bougie sont collés aux tombes.

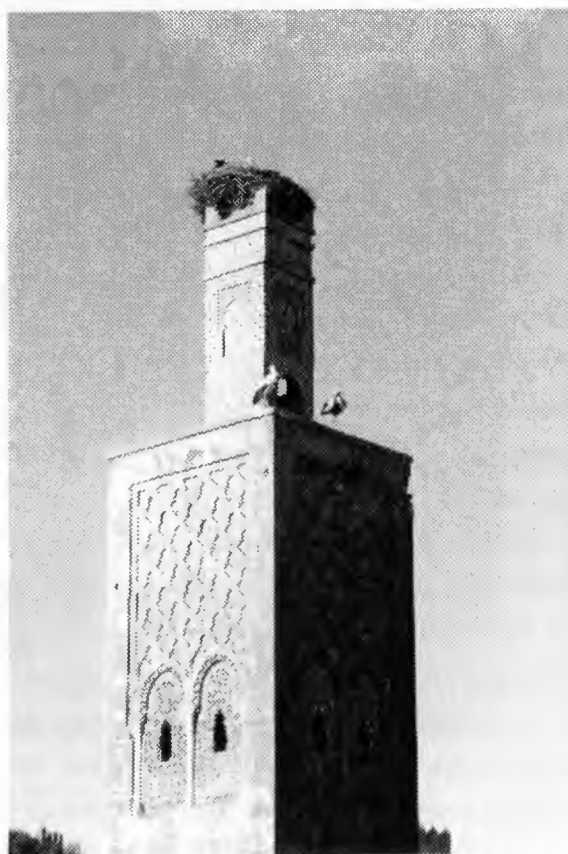
Et l'on voit aussi trois énormes chats. Ils dorment. Du moins, on le dirait ; car c'est feinte, peut-être. Mais ils sont là chez eux, et mon arrivée ne les trouble pas. L'un, le plus gros, la queue ramenée sous le ventre, strié de gris, dodu, sommeille sur la princesse Nfissa Bent Hassane. C'est grand sommeil de chat compétent en sommeil, qui savoure bien son repos, l'immobilité de la tombe, et l'odeur rassurante de son poil tiédi par le soleil encore léger du matin. Les deux autres, moins imposants, ont choisi pour dormir des tombes anonymes, et ils les chauffent de leurs ventres délicats.

Chacun de ces trois chats dort pour son propre compte, sur ces mortes, hélas ! qui ne dorment plus pour personne. Et ils sont chats, pleinement chats, dans leur exclusivité.

Cependant, leur âme si dense contient une telle puissance communicative que je les crois liés dans le sommeil par une même sensation de l'être. Je ne dis pas qu'ils aient mêmes pensées, ou, dans l'hypnose naturelle, quelque même songe. Je pressens que ces illusions purement mentales, leurs têtes calmes et indifférentes les perçoivent à peine ; mais ils possèdent un génie secret de l'inexistence elle-même. Leur présence sur ces tombes et la paix, cette paix des bêtes sacrées en communication avec la pierre et l'om-

bre, dénoncent ce génie. Ce ne sont pas des animaux funèbres, mais des signes vivants de ce qui n'est ni la vie ni la mort.

Ici, la captive de l'ombre ne s'ap-
privoise pas au silence, au repos. Elle offre le regret de n'être plus au monde une éphémère forme de la grâce, le lieu d'élection de l'amour, et, flexible mensonge, celle que l'on poursuit sans jamais l'atteindre. Les belles mortes ne sont point patientes que contraignent, à l'ombre et à l'effacement, les nécessités de la mort. L'oubli leur pèse. L'abolition lente et fatale défait le peu qui reste d'elles, chaque jour, et elles entrent dans le dénuement. Leurs noms



Le minaret de la mosquée du Chellah et ses cigognes

seuls, plus sensibles, opposent encore à cette furtive déchéance une identité irréaliste. Cependant, communiquent-ils à ces Ombres (que je voudrais inconsolables) quelque faible murmure de la vie, fût-ce la simple mélodie de la flûte berbère qui sent encore le roseau du fleuve ? Flûte à demi végétale, dis-leur (dussent-elles en verser des larmes) l'eau fraîche qui circule entre les chênes des montagnes, la fumée du feu domestique odorante de chêne-liège, et ce soupir si simple des jardins qu'on vient d'arroser, à l'entrée du soir, et dont l'argile s'ouvre.

Maintenant la nuit tombe. Se taire est sage. L'ombre va composer un autre monde.

Déjà le mendiant s'est levé, et, sans me voir, il s'éloigne, appuyé sur son bâton, d'un pas lourd.

Les trois chats ont disparu. Ils ont dû se désincarner, car leur disparition s'est accomplie, sous mes yeux, par évanescence. Ils étaient chats. Du chat ils possédaient la forme et le signe irréfutable. Rien de plus concret que leurs corps, ni de plus chat. Il n'en reste qu'une idée ...

Quelques ombres ont déjà pris leurs places accoutumées, contre les murs, et bleussent délicatement le lait de chaux. C'est l'heure d'une autre magie, à laquelle je suis, heureusement peut-être, trop inégal. Qu'il me suffise, en moi, d'entendre ce que murmurent ces deux Ombres unanimes que je laisse seules ...

O Séparation, c'est la Nuit qui entre
 Sans lampe dans le vieux jardin.
 Que suis-je ? Un cœur au pied
 de l'arbre
 Ou l'arbre qui n'a plus de cœur ?
 Nul ne me l'apprend qui le sache,
 Pas même toi, ô Nuit...
 Cependant ni moi, ni l'autre Ombre,
 Ma sœur mortelle,
 Nous ne fûmes, quand nous vivions
 encore,
 Inattentives à l'étoile...

Parmi les livres d'Henri Bosco :

- *Pierre Lampédouze*, Paris, Crès, 1924 et Gallimard, 1937.
- *Le Sanglier*, Paris, Gallimard, 1932.
- *Le Trestoulas suivi de L'Habitant de Sivergues*, Paris, Gallimard, 1935.
- *L'Ane Culotte*, Paris, Gallimard, 1937.
- *Hyacinthe*, Paris, Gallimard, 1940.
- *L'Apocalypse de Saint Jean*, illustrations de Edy-Légrand, Casablanca, Galerie Derche, 1942.
- *Bucoliques de Provence*, Alger, Ed. de la revue Fontaine, 1944.
- *Le Jardin d'Hyacinthe*, Genève, Le Cheval Ailé, 1945 et Paris, Gallimard, 1946.
- *Le Mas Théotime*, Alger, Charlot, 1945. Paris, Gallimard, 1952.
- *L'Enfant et la Rivière*, Alger, Charlot, 1945 et Paris, Gallimard, 1953.
- *Des sables à la mer*. Pages marocaines, Paris, Gallimard, 1950.
- *Sites et mirages*, Gallimard 1951. Réédité dans l'anthologie Maroc. Les villes impériales, Omnibus, 1996
- *Un Oubli moins profond*, Souvenirs 1961.
- *Le chemin de Monclar*, Souvenirs 1962.
- *Le Jardin des Trinitaires*, Souvenirs 1966.

Poésie :

- *Le Roseau et la source*, Gallimard 1949.
- *Des Nuages, des voix, des Songes...*, Edisud 1980.

Des fouilles et de l'histoire

Annie Krieger Krynicki

C'est un journal à quatre mains, avec *le Voyage en Tunisie* dans les années 1882-1883, que nous offrent René Cagnat et Henri Saladin. Le futur secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres était âgé d'à peine trente ans lorsqu'il entreprit ce périple avec un architecte, son contemporain, Henri Saladin. Pour celui-ci, c'était le premier contact avec la Régence mais il eut un coup de foudre qui décida de sa future carrière dans ce pays.

La mission, confiée par le ministre de l'Instruction publique, consistait en un relevé des inscriptions latines et un inventaire des vestiges phéniciens, romains et byzantins. Le périple n'était plus aussi périlleux qu'avant l'instauration du Protectorat, René Cagnat ayant dû interrompre ses précédentes missions pour des raisons d'insécurité, mais il comportait néanmoins quelques risques. Les péripéties sont contées avec beaucoup d'humour par les deux chercheurs à cheval « bien armés »... car ils se livreront à des exploits cynégétiques contre des pigeons sauvages, des lièvres et des perdrix pour améliorer leur ordinaire, voire pallier la disette de vivres.



Dougga

1. René Caillat, 1852-1937, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Voir sa biographie par Annie Krieger Krynicki in *Les Cahiers d'Afrique du Nord* n° 16. Henri Saladin, 1851-1923, architecte DPLG. Elève de l'École des Beaux-Arts. Biographie en préparation par Annie Krieger Krynicki

La caravane s'ébranle à Tunis, le 23 novembre 1882, escortée par Ali, brave gendarme beylical. Mohammed, monté sur un âne, sera l'interprète, le cuisinier, bref le factorum indispensable grâce aux ressources de son esprit inventif. Le vieux et borgne Baba el Hadj s'occupera des bêtes de somme : deux chevaux dont les couffins sont chargés des vivres, médicaments, tentes et surtout matériel photographique si fragile à cette époque, livres et papier. La vaisselle par précaution est de fer battu. Deux chiens de garde et de chasse aboient « au passage d'une bande de flamants roses, ailes déployées et le cou tendu, qui va s'abattre sur les eaux du lac de Tunis... Nouveaux Romains nous acceptons le présage.

Il faut qu'il soit propice car le long voyage à travers tous les sites antiques, assorti d'une visite à la ville sainte de Kairouan, leur fera parcourir un trajet côtier par Hergla (Horrea Coelia), Lamta Leptis minis, Sousse (Hadrametum), Tabarca (Thabarka) puis les amènera à bifurquer vers l'intérieur des terres par Sbeitla, (Sufetula) avec un détour pour des relevés à Haïdra (Ammaedara) près de la frontière algérienne. Le retour vers le nord s'effectue par Le Kef (Sicca veneria) consacré à Vénus, la vallée de la Medjerda, Chemtou et ses carrières de marbre (Simithus), Tabarca (Thabraca), Béja (Bulla regia - Vaga) puis c'est la découverte de la Khroumirie. Itinéraire sinueux avec une descente vers

Theboursouk (Hubursica Bure) et une dérivation pour un séjour à Dougga (Thuga). Ils n'atteindront Carthage, but ultime, qu'en avril 1883 .

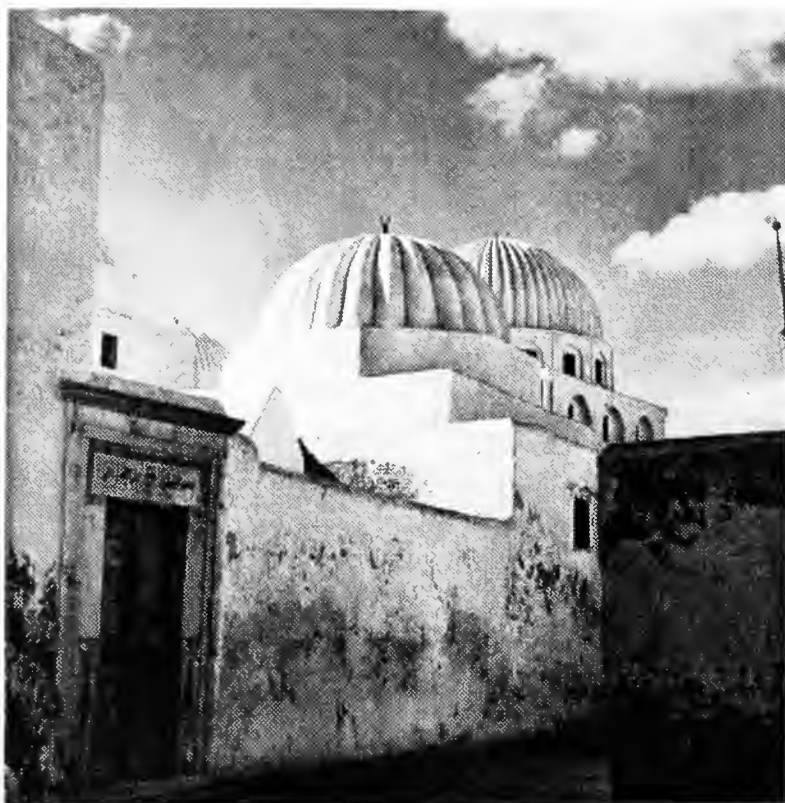
A côté d'une description sérieuse des fouilles, souvent décevantes, parfois fructueuses, des rappels historiques, des hommages à leurs devanciers, le docteur Carton et Denis, les anecdotes pittoresques foisonnent. Ainsi, après avoir étudié les ruines d'Upenna, près de Nabeul, tentent-ils de se loger près du domaine de l'Enfida, « dans une maison au bord de la mer. Le lieu est idyllique ; le soleil descend rapidement derrière les montagnes qui bordent l'horizon à l'ouest... Au loin, la plaine est presque noire ... Les montagnes se revêtent de teintes bleues de plus en plus foncées... Bruit monotone des vagues qui meurent sur le sable du rivage... Vers minuit, nous fûmes réveillés par un remue-ménage étrange : la chienne était folle, elle poursuivait des êtres invisibles. Un objet tomba du plafond sur nous ; nous sentons un être courir sur notre corps et frôler notre visage au passage. Enfin... la lumière pénètre dans notre chambre et nous avons la joie de voir au-dessus de nos têtes, le ventre blanc des rats qui se sauvent entre les branches de tamaris dont sont formées les terrasses... gros comme un petit chat ».

Dans la ville voisine, « Hergla, l'Horrea Coelia, entrepôt des blés d'Afrique destinés à l'Italie », malgré leur espoir, le butin des épigra-



D.R.

Sbeitla



Kairouan

phistes et archéologues est maigre : « Quelques traces d'habitations sur le rivage même, un fragment de mosaïque et un puits antique ».

Au sud de Monastir, près de Lamta, en revanche, découverte saisissante de sépultures chrétiennes à Leptis Parva. Fouilles suivies avec inquiétude par le propriétaire des lieux qui craignait pour les racines de ses oliviers, mais obligé de respecter les ordres du khalifa de Monastir. « Tombe toute en mosaïque, presque intacte. La mosaïque formée de tous petits cubes en pierres de toutes les couleurs ; en tête était le symbole du Christ, en dessous dans un encadrement de guirlandes se lisaient le nom du défunt et le jour de sa mort ».

D'autres tombes sont découvertes

« Nous choisîmes la plus belle d'entre elles ; nous en enlevâmes la mosaïque avec précaution de façon à pouvoir l'emporter avec nous ; présence d'un sarcophage formé de plusieurs dalles... Le couvercle était lui aussi en plusieurs pièces. Nous le soulevâmes, et quel fut notre étonnement de trouver un squelette en parfait état de conservation. Sauf les phalanges des mains et des pieds, tous les os étaient à leur place; la tête, légèrement soulevée, était intacte, les dents d'une blancheur

extraordinaire... Noyées dans la maçonnerie de la mosaïque, deux amphores entrant l'une dans l'autre ; en les séparant, nous pûmes constater qu'elles contenaient des ossements d'enfant, d'un tout petit enfant qu'on avait couché à côté de ses parents».

Ces trouvailles « dans ce pays de délices » compensent largement ce qui les attend sur la route de Souse (sic). Sur une des bêtes que conduit Baba el Hadj est placée « une oie vivante achetée à Monastir. Nous l'avons cousue dans un couffin pour qu'elle engraisse. Nous voulons faire, pour le jour de l'an qui est proche, un repas de cérémonie.

Au moment du déjeuner, nous la posons à terre ; elle est déjà si peu sauvage qu'elle taquine nos chiens à coups de bec. Mais voici qu'à un temps de

galop de l'un de nous, celui de nos chevaux de charge qui porte nos bagages les plus précieux, dont l'oie, effrayé du bruit, s'élançe au galop lui aussi. Sa charge mal équilibrée l'entraîne et il tombe sur le dos après avoir fait la culbute sur la tête ; la boîte à provisions, la caisse à photographie, l'oie, les bouteilles de vin, les couvertures gisent pêle-mêle, sens dessus-dessous ; le cheval, la tête prise sous cet amas d'objets, est à moitié étouffé. Allah soit loué, il n'est pas blessé, la caisse à photographie est intacte ; la boîte à provisions est bosselée mais ni l'huile ni le vinaigre n'ont coulé dans le sucre et les œufs ne sont pas cassés ! Quant à l'oie, saine et sauve, elle se contente de crier aussi fort qu'elle le peut. »

« A Souse ... se remarque l'entrée d'un sépulcre antique analogue à ces tombeaux phéniciens que M. Renan a relevés en Syrie et ceux que renferme la nécropole du Djebel-Kaoui à Carthage. C'est une sorte de chambre à peu près carrée dans les murs de laquelle l'on plaçait les morts. Un escalier à peu près commode a été pratiqué pour y descendre. Nos soldats ont profité de la facilité pour venir inscrire leurs noms sur les murs. Cette suite de graffitis sera peut-être fort intéressante pour les archéologues du XXI^e siècle ».

« Les oliviers couvrent actuellement toute la partie des jardins de Souse ; là, en effet, était l'ancienne nécropole d'Hadrumète. Elle fait depuis dix ans l'objet de nombreuses fouilles aux-

quelles ont présidé les officiers du 4^e régiment de Tirailleurs. Ils ont mis au jour des tombes de toutes sortes... aux parois revêtues de peintures et de sculptures... des statuètes en terre cuite, analogues, toutes proportions gardées, à celles de Tanagra... Ailleurs, ils ont découvert une villa romaine dont les splendides mosaïques ont été transportées au musée de Tunis ».

Ils ne sont pas au bout de leurs peines avant d'atteindre Haïdra, qu'ils décrivent ainsi : « C'est une des plus grandes et imposantes ruines de la Tunisie ». Car il leur faut traverser la forêt qui s'étend jusqu'à la frontière algérienne et qui succède aux plaines nues et sans ombres avec ses « taillis épais, ses broussailles, ses arbres élevés et ses rares clairières ». La caravane est surprise par « la neige qui s'est déjà montrée dans les environs de Tebessa qui n'est pas loin » ; ce qui inquiète leur guide. « Nous abritons nos chevaux sous un des sapins les plus épais et les plus branchus de la forêt... et nos hommes, craignant de geler sous la petite tente, décident de passer une nuit blanche autour d'un grand feu qu'ils ont fait... à l'extrémité d'un gros sapin abattu. Nos chevaux, attachés aux arbres, ont la croupe couverte de neige... Ali a tiré de son étui sa grande ombrelle blanche... qu'il tient au dessus de sa tête pour s'abriter de la neige. Le lendemain, le froid a raidi maîtres et serviteurs ».

Mais Haïdra va offrir aux archéo-

logues une formidable récompense : « l'empereur Justinien en fit une des villes les plus fortes de l'Afrique » et, en fouillant les restes de la citadelle, ils vont vérifier les dires de Procope.

« Architecte et archéologue passaient leurs journées à faire de la gymnastique, se hissant sur les tours pour en prendre les dimensions, entrant dans les trous des murs pour y chercher les inscriptions, employées dans la construction, appelant Mohammed, Ali, les Arabes du douar pour apporter la pioche, le décimètre, le papier à estampage et effrayant, par leur bruyante activité, les chouettes et les pigeons, hôtes habituels de ces antiques murailles ».

Ils font le relevé des richesses de la ville impériale : « arc de triomphe... ruiné, un théâtre, presque méconnaissable, un édifice décoré d'une ordonnance de six fenêtres et orné intérieurement de colonnes en marbre de couleur, enfin plusieurs mausolées... ceux-ci servent de demeure à des bandes de pigeons sauvages qui, le soir venu, quittent les rives de la rivière et les champs d'orge où ils ont pâture tout le jour et viennent s'abattre avec bruit dans ces retraites ».

Saladin, de ses longues semaines printanières et pourtant glaciales, gardera un sentiment nostalgique car il puisera dans la riche mémoire d'Haïdra, les éléments de ses futures constructions tunisoises ou parisiennes. Plus prosaïquement, Cagnat se félici-

tera d'avoir déterré quelques pierres, sans s'illusionner sur son avancée scientifique.

Après Le Kef, la vallée de la Medjerda, la Khroumirie, Béja, ils font halte à Sbeitla. En dépit du vandalisme, des tremblements de terre et des incendies qui ont dévasté la ville, la moisson des inscriptions est riche. Ils notent que « l'arc de triomphe fut construit ainsi que les temples auxquels il conduisait, sous le principat d'Antonin le Pieux, père adoptif de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, aux frais de la ville et du conseil municipal ». Le ravitaillement dans les douars est défectueux malgré la bonne volonté de Mohammed qui finit par leur rapporter deux hérissons. « Nous devons avouer que, contre toute vraisemblance, le ragoût de hérissons fut un de nos régals de Sbeitla ». Les bagages les plus lourds et les antiquités, destinées au musée de Tunis, ont été confiés à un cocher maltais et chargés sur un *karatoun* mais une roue a cassé. Le renfort de deux chameaux s'impose. Il faut pour se rendre à Medjez-el-Bab, l'antique Membressa où Bélisaire vainquit le rebelle Sozès, franchir la Medjerda et le passage est moins glorieux. « Déjà, nous voici sur la rive opposée, mais les chameaux ne sont encore qu'au milieu du courant et refusent d'aller plus loin... les bêtes se trouvent bien là et l'une d'elle fait mine de se coucher ; on parvient à grand peine à l'en empêcher. Nous tremblons pour nos photo-



L'Hôtel des Postes à Tunis

graphies... toutes nos plaques iraient prendre un bain dans la rivière et tant de documents amassés depuis six mois seraient irrémédiablement perdus. Heureusement, deux Arabes se troussent jusqu'à mi-cuisse et, en quelques pas, sont auprès des chameaux ; l'un prend une caisse, l'autre une autre et, en trois voyages, ils déposent sur la grève tout ce qui craint l'humidité. Les chameaux peuvent maintenant se coucher en plein courant... » A nouveau bâtés malgré leurs protestations, la caravane peut s'ébranler.

Après TebourSouk et Dougga, ils arrivent enfin au terme de leur voyage en ayant épuisé leurs subventions ; mais ils sont à Carthage et face à la cathédrale Saint-Louis !

Au début de mai 1883, René Cagnat quitta sans retour Tunis. Il poursuivra en France sa brillante carrière. En

remerciement à Mohammed qui les logea dans sa maison de Tunis, il offrit, outre une gratification, l'âne qui avait vaillamment survécu à toutes ces vicissitudes. Henri Saladin reviendra et installera son atelier rue d'Italie, au bord de la Médina. Il y construira de 1893 à 1898 l'Hôtel des Postes, harmonieux et sobre bâtiment néo-classique où se retrouve toute la grammaire architecturale de ses devanciers du temps de Septime-Sévère. ■

Parmi les ouvrages et réalisations

René Cagnat et Henri Saladin : *Le Voyage en Tunisie in Le Tour du Monde*, Hachette 1887 – 1893. Edition en volume, François Baratte, Paris, CTHS, 2005.

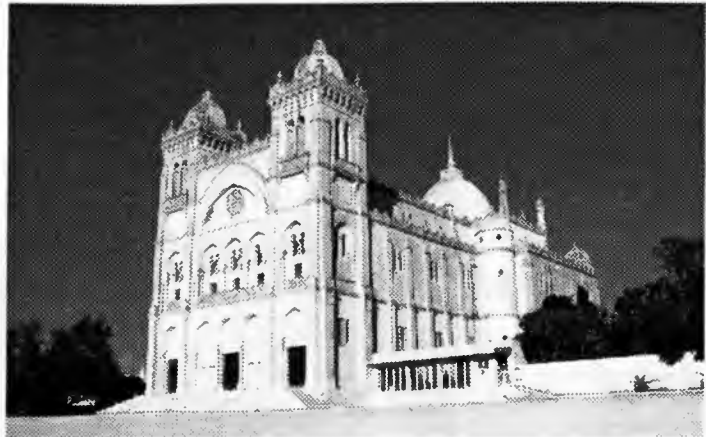
Henri Saladin : *Histoire de l'art musulman – I – L'architecture* Editions Picard et Filo, Paris, 1907.

Les villes d'art célèbres, Tunis et Kairouan, Laurens, Paris 1908, Réédition Tunis 2007.

Constructions : *Hôtel des Postes de Tunis*, projet de la mosquée de Paris, pavillon de repos de Manouba à l'Exposition universelle de 1889.

Vision de Carthage

« Au milieu des champs empierrés, se dresse une construction grandiose, curieux mélange d'église et de mosquée, œuvre singulière peut-être, mais d'un grand mérite. L'abbé Pougnet, architecte de la belle église Saint-Vincent-de-Paul de Marseille, en est



l'auteur. On ne peut nier **Carthage, la cathédrale**

que, de loin, la masse de l'édi-

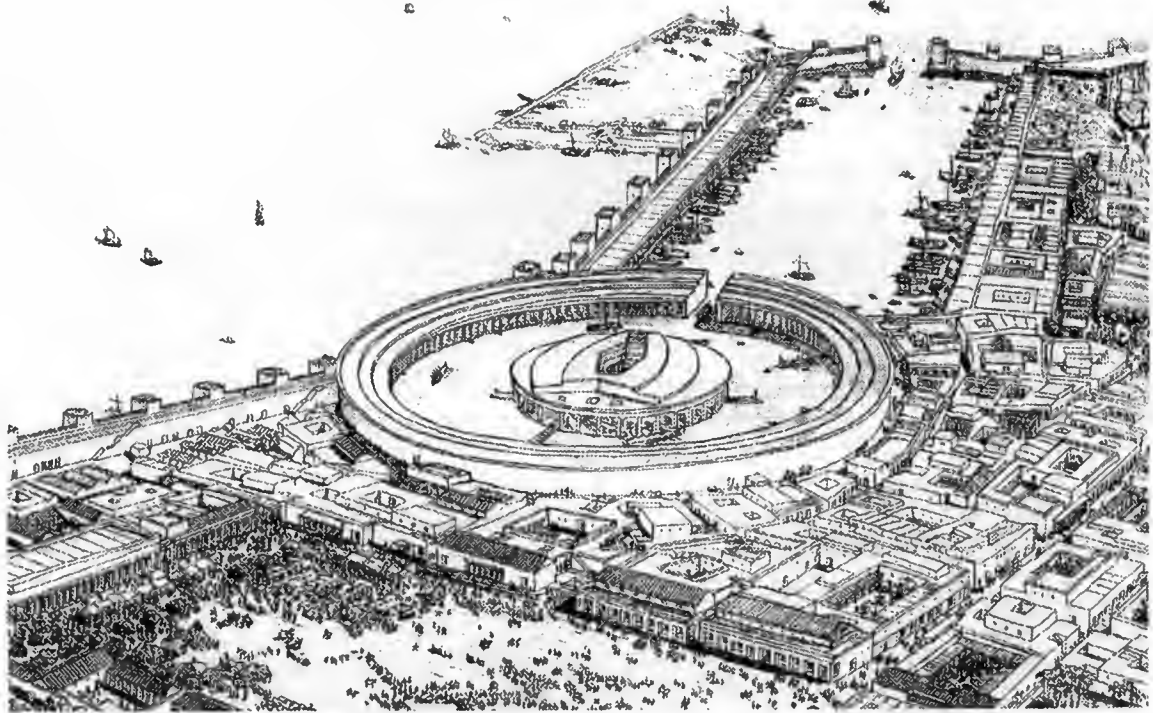
fice soit très belle. Il est regrettable seulement que les flèches soient un peu basses. Le style adopté participe à la fois du style arabe d'Algérie, du roman sicilien et du style byzantin. Les chapiteaux dorés, la charpente peinte de couleurs vives donnent peut-être actuellement une impression un peu trop crue, mais on peut assurer que, lorsque le temps aura un peu adouci les contrastes trop heurtés que présente ce bâtiment neuf, toute cette décoration acquerra sa véritable valeur. Le monument est remarquable. »

Il faut noter que Saladin a fait ses classes auprès d'Honoré Daumet, Grand Prix de Rome en 1855 et qui restaura le Sacré-Coeur de Paris, construit par Abadie puis les châteaux de Chantilly et de Saint-Germain en Laye.

Le Père Delattre qui préside aux fouilles, offre à l'épigraphiste, explorateur de tombeaux, une précieuse curiosité : dans la nécropole à une centaine de mètres de l'amphithéâtre, il avait trouvé parmi les cendres et les ossements, outre la monnaie destinée à Charon³, de minces lamelles de plomb contenant une formule magique d'envoûtement destinée aux ennemis : « La lettre était glissée aux dieux infernaux et aux génies du mal à l'intérieur des tombeaux... Voici une tablette déposée dans une tombe par un amant malheureux nommé Successus... Il avait écrit en mauvais latin : Que l'amour et le désir de Successus brûlent et dévorent le cœur de Successa ».

Quant à eux, ils resteront ensorcelés par la vision de Carthage : « Il est impossible de voir un spectacle plus merveilleux, plus éclatant de lumière, plus émouvant dans sa grande simplicité . A nos pieds s'étend la plaine couverte d'une végétation grisâtre, très douce à la vue... A droite, le lac de Tunis

3. Dans la légende romaine, le batelier Charon faisait traverser les défunts pour les amener aux Enfers.



Carthage, le port reconstitué par J.-C. Gouvin

séparé du golfe par une languette de terre et le pâtre blanc des maisons de La Goulette, puis les anciens ports de Carthage qui ne sont plus aujourd'hui que deux petits lacs, deux pièces d'eau que l'on dirait faites pour des jardins anglais ; ça et là au bord de la mer, des maisons arabes, palais de plaisance du bey et de riches Tunisiens, celui de Khéreddin transformé en hôpital pour nos soldats.

Vers l'ouest, au pied de la colline qui arrête la vue, la villa de Si-Mohammed Baccouch, au-dessus, le charmant village de Sidi-ou-Saïd, le premier point blanc que l'on aperçoit du large, le dernier qui semble vous dire adieu lorsqu'on s'éloigne de La Goulette ; au second plan, tache immense d'un bleu profond et transparent, gigantesque saphir, la baie de Carthage reflète dans ses eaux tout l'azur du ciel ; au-delà encore, les côtes du Cap Bon, les collines de Kourbès, la montagne d' Hammam-Lif, le djebel Ressass et, dans le lointain le plus reculé, la noble forme du Zaghouan ; tout cela enveloppé d'une vapeur qui en estompe les contours et en enveloppe l'éclat... Vers le nord, la mer, toujours la mer jusqu'au point extrême où l'œil ne la peut plus suivre et la confond avec le ciel ; c'est par là que sont venues à Carthage toutes ses misères et toutes ses gloires... » ■

Le chantre du M'Zab, Maurice Bouviolle

Jeanine de la Hogue

Maurice Bouviolle est surtout connu comme peintre orientaliste. C'est pourquoi il nous a semblé agréable de faire connaître un autre aspect de sa personnalité. C'était un homme qui pouvait sembler bourru à qui le connaissait peu. Mais cette enveloppe un peu rude, devenue presque massive dans la force de l'âge, cachait une extrême sensibilité ! Il avait, en outre, un certain talent d'écriture et surtout, le don de décrire par la plume ces scènes, ces villes, ces personnages, qu'il savait si bien faire voir par son pinceau.



Maurice Bouviolle

Rien dans sa jeunesse assez nordique (il était né à Beauvais, dans l'Oise) ne semblait prédisposer Maurice Bouviolle à devenir le chantre du M'Zab, pays du Sud s'il en est. C'est une succession de hasards qui va forger son destin.

Tout d'abord, il rencontre, en 1912, le peintre et graveur Maxime Maufra qui revenait d'Algérie et qui lui parle de son voyage, de façon si enthousiaste que le peintre accepte de l'accompa-

gner à son prochain séjour. C'est un ami de Gauguin, de Monet, de Renoir, également peintres fous de couleur.

Mais la guerre est là qui empêche le départ. Pourtant, en 1917, le destin amène Bouviolle dans cette Algérie qu'il rêvait de connaître. Il est envoyé à Blida, au 1^{er} régiment de Tirailleurs algériens. Il découvre alors un pays qui l'éblouit. Il part pour le front en France mais, à sa démobilisation, en 1918, il revient à Blida où il épouse une jeune fille dont la famille est installée là-bas, Melle de Meredieu. Sa fille, Marie-Jeanne, naît à Blida en 1928.

Dès 1919, Maurice Bouviolle s'imprègne complètement des paysages, de la lumière si différente de celle qu'il connaissait. Son talent ne tarde pas à être reconnu. C'est un, « grand marché de Ghardaïa », qui le fait entrer au Salon des Artistes français. Un événement, en 1921, vient « consolider », si l'on peut dire, sa vocation. La Société des peintres orientalistes de Paris le désigne comme lauréat du concours de



Le lit au grand rideau. Musée Lucien Mainssieux, Voiron

la villa Abd-el-Tif, cette villa Médicis algérienne, créée à Alger sous les auspices du gouverneur général, Charles Jonnart. Nommé boursier de la villa Abd-el-Tif, il reçoit, en 1922, la médaille d'argent au Salon des Artistes français.

Louis-Eugène Angeli écrit dans *L'Algérie et ses peintres*, publié par l'OFALAC en 1950 : « En 1931, il est Grand Prix artistique de l'Algérie et le Gouvernement Général le charge des grands dioramas du M'Zab aux Expositions coloniale et internationale de Paris en 1931 et 1937. Bouviolle figure dans toutes les expositions

en France et à l'étranger où l'Algérie est représentée. Sous le patronage du Ministère des Colonies, il organise, en 1939, une exposition particulière de plus de cent tableaux au musée de la France d'Outre-mer, consacrée aux Sept villes du M'Zab dont il nous dit : « Sept villes autrefois secrètes. Leurs rues silencieuses et blanches, hantées seulement des fantômes de femmes voilées et des fillettes craintives aux yeux peints. Cités de rêve. Il est temps encore d'aller les voir. Car ci ce pays n'a pas encore tout à fait changé dans son aspect extérieur, il perd tous les jours de son mystère sinon de son charme ».



D.R.

Aimée Launois, Jean Launois, Bouviolle, Marcelle et Albert Marquet sur la terrasse de Laghouat (de gauche à droite)

Et, parmi ces villes, restées si longtemps mystérieuses par leur architecture magique et leur rigueur, c'est surtout Ghardaïa qui le retient et l'a véritablement envoûté.

En 1925, il disait déjà du trajet qui l'éloignait d'Alger : « Six cent cinquante kilomètres séparent, en effet, d'Alger, Gardhaïa. Les principales étapes sont : Boghari, porte du Sud, avec son ksar perché au sommet d'une colline pelée et jaune, Djelfa, militaire et géométrique, Laghouat, qu'aima naguère Fromentin, et Bériane, ocre et blanche au milieu des palmes. Il n'y a pas encore très longtemps, cet éloignement avait préservé la capitale du M'Zab et les autres villes confédérées de tout contact impie. Les pays sahariens, autrefois quasi légendaires, sont maintenant accessibles à tous. On part casqué, les yeux cachés par de grosses lunettes menteuses...

Il y a bien longtemps déjà, un artiste rare, Fromentin, partait de Blida à cheval vers Laghouat. Louis Bertrand se faisait embaucher dans une équipe de roubiers espagnols en partance pour le Sud, et vivant ainsi réellement, avant de l'écrire, le plus coloré et le plus sincère roman de cette route ardente ».

Comme il le dira plus tard dans une lettre à son ami Louis Mainssieux, il n'a jamais cessé de voyager et il disait plaisamment : « J'ai des fourmis dans mes valises ». Mais c'est toujours le M'Zab qui le retient et où il se sent vraiment chez lui : « Fuyons les villes tentaculaires... Je repartirai le plus vite possible, d'abord à Constantine pour y assouvir ma passion fraternelle¹. Un peu à Bône pour y réunir toiles et cartons et ensuite, le Sud, sans doute par Biskra, Touggourt, Ouargla, Ghardaïa, pour y retrouver la paix dans les palmes... ». Pourtant, il n'oublie pas le pays de sa jeunesse mais n'envisage pas de quitter l'Algérie. Il exposera, en 1950 à Alger, à la galerie Maréchal, des toiles de Normandie qui, à la fois, charment et étonnent ses admirateurs, plus habitués chez lui aux tonalités du Sud.

Il publie des articles, dans *L'Afrique du Nord illustrée* ou dans *l'Illustration* : « Dans cet îlot berbère, perdu au milieu du Sahara, protégé par son isolement et son éloignement, un passé très

¹ La sœur de sa femme et son mari médecin sont installés à Constantine et il leur confie souvent sa fille.



Le Rabbin et sa fille, Beni-Ounif. Mairie de Guérigny

ancien se prolonge, émouvant et splendide. Dès le jeudi soir, la place du marché s'anime d'une vie inaccoutumée... Le marché fini, c'est toujours la même ruée vers la maison des danseuses aux robes multicolores. Elles se pavanent devant un public de nomades, de citadins aux yeux agrandis d'admiration et assourdis par le bruit strident des rheitas et des tambourins ».

Bouviolle aimait beaucoup peindre ces Ouled Naïl. Tantôt très apprêtées comme pour une cérémonie, tantôt aussi dans leurs amples robes de tous les jours. Il les saisissait dans leur intimité, dans ces chambres aux empreintes de mains porte-bonheur, avec le lit

en cuivre et les rideaux jaunes, sans oublier le phonographe tout prêt à lancer une de ces mélodies sirupeuses, très prometteuses et, sur la table de nuit, l'indispensable réveil.

Il raconte la magie de leurs danses, d'une manière à la fois précise, poétique et si évocatrice : « Tous les yeux sont rivés à ce ventre que souligne une ceinture de plaques d'argent, ajourées et qui saute sans arrêt, comme détraquée par un tic nerveux. Du pavillon de sa clarinette, dirigée en mouvements concentriques vers la danseuse, le musicien, à genoux, les joues luisantes et sans cesse regonflées, les yeux hagards, semble l'entourer

d'effluves magiques. Les tambourins retentissent dans un crescendo affolant. Puis, tout bruit cesse tout à coup sur un appel prolongé et aigu du rhéitiste enfin épuisé ».

Il savait voir et peindre aussi bien les scènes de marché, les personnages ibadites hiératiques, les enfants des écoles coraniques, la communauté juive. Une de ses toiles en particulier, peinte à Beni-Ounif, fait apparaître l'extraordinaire humanité des personnages, le *Rabbin et sa fille*. Une autre toile, *La jeune fille juive*, qui a d'ailleurs une certaine ressemblance avec la fille du rabbin, a marqué une sorte d'étape dans sa manière de peindre. Comme si

le peintre voulait montrer ses modèles de l'intérieur, voulait extérioriser leurs sentiments, loin des foules colorées des marchés.

Il aimait aussi observer, d'un coin obscur d'un café maure, les hommes venus marchander, parler ou tout simplement se reposer : « Dans l'ombre chaude et pleine de reflets, les uns boivent lentement du café au poivre où trempe un brin de thym, les autres jouent aux dominos, interminablement, ou rêvent tout éveillés, d'autres enfin parlent, parlent sans arrêt... Et toujours les mêmes choses simples et vieilles comme le monde : du soleil qui a grillé la récolte en herbe, de l'hiver qui sera doux, de la famine possible, du prix du blé et de celui des moutons, les dernières histoires du bled, histoires d'amour et de mort, histoires de vol toujours ».

Blida le retient aussi, et ses cafés dans l'ombre chaude, loin de la foule : « Au-dessus de ma tête, parmi les chapelets d'ail argentés, deux serins chantent et sautillent dans une cage de roseau. Le jasmin est partout et son ardent parfum emplit l'air et pénètre les narines comme celui d'un flacon brusquement renversé. Un jeune Arabe, aux yeux ourlés de longs cils, gratte une guitare ».

Douceur de Blida qu'il exprime dans la revue *L'Afrique du Nord Illustrée*, en 1923 : Blida, *Le marché sous les platanes* : « Mes yeux, maintenant accoutumés à l'ombre, reconnaissent les carottes

poilues, couleur œufs de langouste, les figues fraîches noires alignées dans les corbeilles garnies de papier blanc, les pommes vertes veinées de rouge, comme les aimait Cézanne, les aubergines lie de vin et vernies, les concombres rugueux et ventrus ».

Le marché de Ghardaïa, sur la place dominée par le minaret, il l'a peinte souvent à tous les moments de la journée et là « le marché se présente comme une série de bois gravés, riches en noirs dans les premiers plans qui se découpent presque en ombres chinoises. Au second plan, vers le centre de la place, en plein soleil, c'est un film ininterrompu dans une lumière aveuglante, film silencieux ».

Il y avait alors, au centre, la *haonita*, vingt-quatre pierres qui avaient été disposées en fer à cheval, en 1355 et qui provenaient des vingt-quatre cimetières les plus fréquentés entourant la ville. Elles avaient un caractère sacré et servaient de sièges aux membres de la *djemaa*. Elles ont disparu, emportées sans doute par la modernisation. On y trouvait aussi, immortalisée par Bouviolle, la *m'calla*, qui permettait aux fidèles, surtout de rite malékite, de prier, protégés eut-on dit des souillures de la foule.

Son art a rempli sa vie. Associant étroitement sa fille que l'on appelait familièrement Bichette, à cette passion, Bouviolle était un amoureux de la vie. Très lié avec les principaux peintres de son époque, tous épris de ce pays, Jean

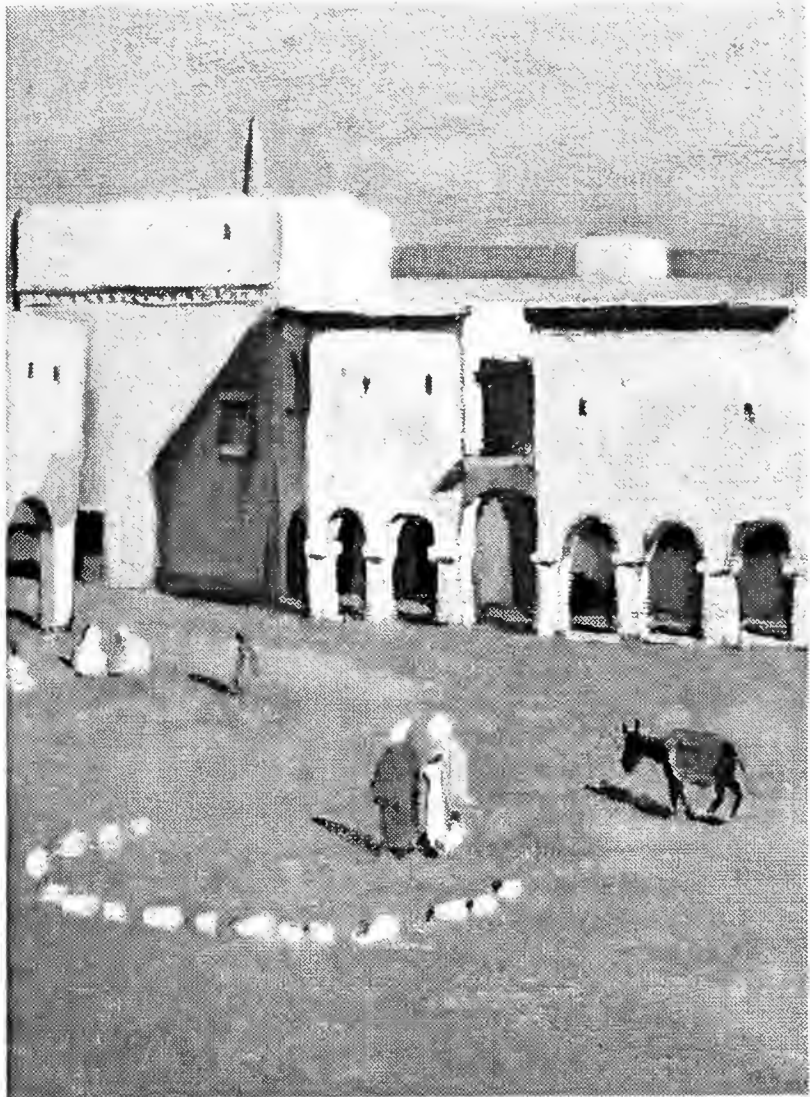
Crépuscule sur la place.
Collection particulière

Launois, Albert Marquet, Etienne Dinet, les écrivains Robert Randau, Louis Bertrand, il suit la carrière de sa fille, excellente musicienne qui donne son premier récital en 1954. Elle avait eu le prix de virtuosité de la Société des Beaux Arts et le premier prix du Conservatoire d'Alger. Elle composait également des œuvres pour piano.

Bouviolle, pour la décoration du collège moderne de jeunes filles d'Oran-Gambetta, exécute une peinture murale importante, consacrée à la musique du monde qu'il intitule Concerto mozartien, très inspiré par Marie-Jeanne.

Il s'était installé avec elle sur les hauteurs d'Alger et réunissait souvent le dimanche ses amis et admirateurs.

Comme tant d'autres, il doit quitter l'Algérie à l'indépendance et s'installe à Marseille avec sa fille. Frappé par une grave hémiplégie, il montre un



rare courage et continue à peindre et à écrire jusqu'à sa mort en 1971. Sa fille, Marie-Jeanne, le suivra de peu, victime d'un voisin déséquilibré.

Tous deux sont enterrés à Sainte-Honorine des Perthes dans le Calvados. Le peintre qui était tombé en amour pour l'Algérie aimait bien plaisanter et se moquer de lui. Voici quelques vers « de mirliton » qui, s'ils ne reflètent pas vraiment la personnalité de Bouviolle, sont une facette de son caractère amoureux de la vie et sensible à une certaine ironie.

Il avait intitulé son poème avec dérision *La Bouviolade, propos de haute graisse et spiritueux*.

C'est moi qui suis Bouviolle et fier comme Artaban

Je ne suis point de ceux qui vont se déroband

Aux succès qu'on leur fait et renient leur gloire.

J'expose chez Untel, venez donc sans histoire

Me visitant bientôt, m'acheter un tableau

Que chacun trouvera à son gré, le plus beau.

C'est moi qui suis Bouviolle, au M'Zab si célèbre,

On me connaît là-bas pour le meilleur des zèbres.

J'ai le cœur sur la main et facile l'argent,

Je veux que l'on ne juge un artiste indigent.

Il faut venir m'y voir, en pays Mozambique (en bravant tous les risques)

Au sein de mes harems et de mes odalisques

Qui, sur toutes les arches, ont le contour si bleu.

Et je peins le soleil sur ces pays de feu,

Je le peins jaune et rouge et cadmium et srontiane

Au point que l'on me dit tant soit peu monomane. ■

Le neveu de Bouviolle, André Appel lui-même peintre, exécuteur testamentaire. Il nous a donné la liste des musées où l'on peut trouver ses œuvres.

Musée départemental de Beauvais

(ville natale de Bouviolle)

La place de Ghardaïa, un projet de *La joie de vivre*, décoration conçue pour le lycée de jeunes filles de Kouba, *Le bain maure*, *Le pont de Sidi-Rached à Constantine*, *La robe bleue*.

Musée Baron Gérard à Bayeux

Neuf œuvres parmi lesquelles *La rose des sables* et *Sainte-Honorine-des-Perthes* (village où Bouviolle et sa fille sont enterrés).

Nouveau musée de Boulogne-Billancourt

Le Chenoua, *Un soir à Tipasa*, *L'amiralité d'Alger*.

Musée de Senlis

Plusieurs œuvres sur le Chenoua, Tipasa, Alger.

Musée Rollin à Autun

Deux Rues de Ghardaïa, *L'escalier menant à la villa Abd-el-Tif*, deux *Ouled-Nail dans une chambre*, *Le musée Savorgnan-de-Brazza à Alger*.

A Toulon, le musée des Beaux-Arts et le musée du Vieux-Toulon

Les quais d'Alger, *Boghari*, *Les Hauts Plateaux*, *Villages sur la colline*, *Quatre Ouled-Nail au phono bleu*.

A Salon-de-Provence, la conservatrice du musée veut réunir autour d'une œuvre de Rochegrosse « patron » de Bouviolle, des témoignages sur le peintre.

A Marseille, où le peintre est mort en 1971, on pourra trouver *Le port de Marseille au crépuscule*.

A Soissons, la municipalité a préféré des paysages de la région où Bouviolle avait passé ses vacances.

En conclusion, des paroles sur le peintre

Louis Mainssieux qui admirait beaucoup le peintre, écrivait : « Nul, comme Maurice Bouviolle, n'a su directement traduire le plus beau roman saharien : les sites pierreux de Ghardaïa, les minarets des Sept Cités Saintes, les cohues pittoresques des marchés ensoleillés et les intérieurs bigarrés des danseuses Ouled-Naïl. Tout l'arc-en-ciel s'étale aux toiles de Bouviolle, lointains bleus et indigos, murailles aux reflets de braise... tandis que de beaux vermillons et des jaunes d'or éclatent aux dalmatiques des personnages judaïques de premier plan ; enfin, les sommets orangés des collines, les minarets des villes saintes du M'Zab. Les soleils couchants se dorment pendant que quelques chameaux faméliques lointains, se profilent ironiques et funambulesques au détour de l'horizon ».

Marion Vidal-Bué, dans son très bel album *L'Algérie du Sud et ses peintres*, a su elle aussi définir le talent du peintre, le chantre du M'Zab : « Bouviolle transcrit les jeux de la lumière sur les architectures de la place de Ghardaïa à tous les moments de la journée : lumière bleue rasante du matin, qui découpe les personnages sur le fond des arcades, lumière de plomb chauffé de midi ou dorée en fin d'après-midi, avec les pyramides de la ville qui vire à l'ocre rose, et même ciel gris blanc d'un jour de pluie déposant de grandes flaques d'eau sur la terre battue. Il a voulu faire voir et partager les moments importants de la vie si diverse qui l'anime, les palabres, le marché au fourrage, les animaux bâtés attendant pendant les échanges, les hommes en

prière sur la *mçalla*. Il a alors choisi sa palette la plus tendre pour nuancer les couleurs des burnous blancs, bruns, orangés ou même roses. Mais l'une de ses toiles les plus attachantes est peut-être celle, presque nocturne où, sur la place désertée, ne restent que les pierres blanches de *l'haouila*.

Elisabeth Cazenave, dans la biographie qu'elle a consacrée au peintre, définit bien la manière qu'a le peintre de nous offrir cette architecture inoubliable : « La perspective aussi est déjà très savante. L'angle de vue est particulièrement large selon les principes de la photographie moderne. En nous présentant la ville de Ghardaïa presque toujours à une certaine distance, nous restons avec lui les observateurs de la vie urbaine sans y participer. L'espace du tableau attire impérieusement le regard qui capte l'essentiel et ne s'égaré pas à la recherche des détails renforçant l'impression d'ensemble. Une fois dit ce qu'il a à dire, l'essentiel marqué, il s'arrête. C'est en éliminant le superflu qu'il reste en harmonie avec le spectacle de la vie arabe pour lui garder quelque chose de biblique, de patriarcal, de naturel et d'éternel ».

1. Louis Mainssieux *peintre lui-même, ainsi que son père dont un musée de Voiron porte le nom*.

2. Marion Vidal-Bué : *L'Algérie du Sud et ses peintres*.

Éditions Paris-Méditerranée.
EDIF 2000.

3. Elisabeth Cazenave : *Maurice Bouviolle, peintre, écrivain du M'Zab, 1893-1971*. Edité par l'Association Abd-el-Tif.

Repères bibliographiques

Point Livres

Jeanine de la Hogue

Aouras

*Société d'études et de recherches
sur l'Aurès antique* – 20 euros

Dans ce numéro 4 de la revue annuelle *Aouras*, les auteurs publient la thèse de Emile Masqueray, thèse parue en latin selon l'usage de l'époque. Pourquoi relire aujourd'hui E. Masqueray ? C'est ce que nous explique Pierre Morizot, dans une sorte d'introduction : « dans la première partie de sa thèse, Masqueray, tout à la fois épigraphiste, linguiste et technologue, s'est tout d'abord posé la question de savoir ce que recouvrait le terme « Aurès ». Notre seule source d'information antique sur l'Aurès est, en effet, *La Guerre contre les Vandales* de Procope, complétée par un passage du *De Aedificiis* du même auteur. C'est Procope qui fait la description de l'Aurès qu'il appelle « Oros Aurasium ». Masqueray ne se contente pas de traverser l'Aurès, il y fait de longs séjours et fait une carte détaillée de ses itinéraires.

« Si de nombreuses incertitudes régissent encore sur ce que furent réellement les campagnes de Salomon, le

général byzantin, il est deux autres réalités que Masqueray a relevées avec beaucoup de justesse, l'existence à la périphérie de l'Aurès de *latifundia* possédés par de grands propriétaires... Il a fort bien vu que l'intérieur de l'Aurès a été le domaine de petits possédants plus ou moins romanisés... Les pages finales du *De Aurasio* de Masqueray sont une tentative très bienvenue de décrire les dernières années de la présence romaine qui, en disparaissant, fait place à un retour à la vie tribale telle que le massif la connaissait avant la domination romaine.

Ensuite, Marie-Claire Micouleau nous donne une excellente biographie d'Emile Masqueray, né à Rouen, et que la vue des bateaux en partance pour les pays lointains a fasciné dès son jeune âge. Après la guerre de 1870, il est nommé comme professeur à Alger et montre, dès cette période, cette passion qu'il porte pour l'aventure, les pays d'Orient et les langues orientales. Il apprend l'arabe, le berbère et différents dialectes. Il traverse la Mitidja jusqu'à Djelfa puis revient vers la

Kabylie et repart dans le sud algérois pour des recherches archéologiques et épigraphiques. Il obtient une mission dans l'Aurès et dans le M'Zab. Il rédige de nombreux rapports sur ces voyages et publie des articles dans la *Revue Africaine*. Il sera à la tête de la Nouvelle Ecole d'Alger, la future Université. Il écrit une thèse de doctorat sur la *Formation des cités* des populations sédentaires de l'Algérie ; cette thèse est l'œuvre d'un véritable écrivain. Sa santé se détériore peu à peu à cause de ses activités trop nombreuses et il meurt brutalement à cinquante et un ans mais il laisse une œuvre remarquable et il est fort important que l'association *Aouras* ait pris l'initiative de la faire mieux connaître. Le texte dans la thèse est présenté simultanément en latin et en français. Nous nous réjouissons de cette parution et nous engageons vivement nos amis à se procurer ce numéro 4 de la revue *Aouras* – 12, rue de Tranqueville 75016 Paris.

Lieutenant au 1^{er} REP

Jacques Favreau

Editions Italiques – 22 euros

Le général de corps d'armée Jacques Favreau n'a jamais oublié qu'il fut ce jeune lieutenant, affecté au 1^{er} Régiment Etranger de Parachutistes. En avertissement, il écrit : « Je n'ai pas de jugement à formuler, de message à transmettre, les circonstances de la vie sont si différentes pour chacun d'entre

nous ! J'évoque simplement des souvenirs concernant des personnages devenus légendaires, des moments forts de ma vie durant la guerre d'Algérie, et les événements qui ont suivi... J'ai grandi au sein de l'Armée d'Afrique et je me suis efforcé d'exprimer simplement ce que je ressentais dans ma jeunesse : une admiration profonde pour l'œuvre de la France... » Son père était officier de Légion et il est né dans le sud tunisien. Puis, le destin l'amène à Sidi Bel Abbès et, longtemps après, à Rabat où son père était affecté au cabinet militaire du général Juin, puis à Marrakech. Cela donne à Jacques Favreau de relater quelques histoires de sa jeunesse au cours de laquelle il a la chance de rencontrer familièrement Juin et des collaborateurs de Lyautey. Puis, ce fut le Prytanée militaire pour un court séjour et il « intègre » « Saint-Cyr » dans la promotion Franchet d'Espéray.

La guerre d'Algérie lui posera de graves problèmes. Il raconte, dans son récit, la réponse faite par le général de Gaulle au colonel Dufour : « Allons Dufour, vous ne ferez jamais des Français de ces habitants des bidonvilles. Et d'abord, ils ne sont même pas chrétiens ».

A propos de Sergent qui souhaitait le voir s'engager dans l'OAS, Jacques Favreau donne la clé de son attitude. « Je n'avais ni l'Indochine, ni la bataille d'Alger derrière moi, je serai révolté, jamais révolutionnaire ». Pourtant, bien que n'ayant pas participé phy-

siquement au putsch d'avril 1961, il s'est engagé au point de faire des arrêts de forteresse au fort de Nogent avec Branca, Cabiro, entre autres. Il témoigne pour la défense du général Challe en même temps que le lieutenant de vaisseau Guillaume. Pour résumer mon opinion sur son livre, je ne peux m'empêcher d'avoir une certaine sympathie pour l'auteur malgré quelques phrases maladroitement envers les colons, mettant dans le même sac, fonctionnaires Pieds-Noirs, instituteurs, petits commerçants, avec d'autres personnages qui n'étaient pas forcément Pieds-Noirs. J'aurais aimé quelques réflexions amicales sur ces gens qui ont dû tout abandonner ce qui faisait leur vie et n'ont pas pu poursuivre en Métropole ou ailleurs une carrière normale. Ceci dit, on prend plaisir à lire quelques anecdotes et à écouter le récit des moments passés dans le bled, ou le Djebel. Une réflexion à propos des écoles où n'allaient pas les autochtones fera peut-être grincer les dents de certains qui pourraient citer des chiffres.

La guerre d'Algérie en trente-cinq questions.

Jean Monneret, L'Harmattan, 16 euros.

*Jean Monneret est docteur en histoire et a déjà écrit de nombreux articles et ouvrages dont *La Phase finale de la Guerre d'Algérie* (L'Harmattan) et *La Tragédie dissimulée, Oran 5 Juillet 1962* (Michalon).*

Dans ce présent ouvrage, il répond à

trente-cinq interrogations sur les principaux sujets de discussion sur l'Algérie. Entre autres sujets qui fâchent, il aborde celui de la torture et répond en citant plusieurs auteurs : « Une fixation s'opère sur la torture, les viols, les sévices exercés par la seule armée française, (et l'on est) pressé de dénoncer la torture française (et) on oublie l'extraordinaire sauvagerie de l'autre camp ». Autre question : comment les Chrétiens réagirent-ils durant le conflit ? Jean Monneret dit qu'on est conduit à dresser un tableau contrasté et même contradictoire. Chez les catholiques, et dans la hiérarchie, les opinions pour ou contre le FLN étaient fort diverses et ont même conduit, sous couvert de charité, de dignité chrétienne, à des actes aux conséquences douloureuses. Jean Monneret a aussi étudié quels étaient les adversaires de la présence française et dénonce les inexactitudes, pour ne pas dire les mensonges, qui servent à justifier leur pensée. Car, nous dit l'auteur, la plupart de ces conclusions hostiles à la présence française, s'appuient sur des affirmations inexacts qui sont données pour « vérités d'évangile ». C'est là l'intérêt de ce travail d'historien qu'a fait Jean Monneret. On trouvera dans son livre tous les arguments qui permettront de réfuter ces jugements implacables, jugements qui, la plupart du temps, reposent sur de fausses bases. Il serait trop long, dans un simple compte-rendu, d'étudier chaque

question. Contentons-nous d'en citer quelques-unes : « Le général de Gaulle est-il revenu au pouvoir, décidé à rendre l'Algérie indépendante ? Quand le conflit s'est-il terminé ? Qui a gagné la guerre sur le plan militaire ? Le FLN était-il une organisation terroriste ? Que s'est-il passé le 26 mars 1962 rue d'Isly à Alger ? Que s'est-il passé le 5 juillet 1962 à Oran ? Pourquoi la guerre d'Algérie est-elle toujours d'actualité ?

Réponses dans l'ouvrage de Jean Monneret qu'il faut lire absolument.

La maison aux trois jasmins.

Janine Montupet,

Albin Michel, 18 euros.

Il était une fois trois femmes : Marie, Myriam, Meryem, la chrétienne, la juive et la musulmane dont les destins, curieusement, forment la trame du roman. Nous sommes en 1930, en Tunisie et il s'agit d'une institutrice et de deux élèves. L'histoire est faite essentiellement de l'amour que cette jeune femme porte aux deux enfants confrontées aux événements tragiques de la guerre et de l'occupation allemande. Les personnages « secondaires », pourrait-on dire, ont eux-mêmes beaucoup d'importance dans le récit et donnent une « couleur » attachante à cette extraordinaire aventure en marge de l'Histoire. Le lecteur aimera la façon dont Janine Montupet a restitué les jours de bonheur d'une certaine époque.

L'amouriate,

Guy Chappelet,

Thélès, 21 euros

En sous-titre : *Du djebel Amour à l'or des sables*. Cet or, c'est celui de la Banque de France qui, en 1946, est acheminé du Sénégal vers la métropole en passant par le Sahara. Or, cet or disparaît et c'est l'histoire de ce vol et des drames que cela suscite qui fait la trame de ce roman. « L'or d'El Atchane, souvenance semblable à une opération de guerre, restera associée à son regard de femme dans les sables du désert et à une certaine mélodie, comme le débarquement de Provence (l'a été) à un tango au pied de Santa Cruz, un certain été de 1944. » L'ouvrage est en deux parties, la première qui s'intitule *L'or d'El Atchane* est l'histoire même du vol mystérieux. La seconde s'appelle « *La Dernière Méharée ou le rendez-vous d'Ighzer* » et c'est l'histoire tragique d'une jeune femme mêlée à cette histoire d'or qui en est mort « emportant son secret (tandis que) au même moment, le premier gaz de pétrole était découvert... et l'or noir allait bientôt jaillir à Hassi Messaoud... Alors, qu'est-ce donc que cette ultime méharée, après tant de souffrance, de sueur et de sang, pour la possession de l'or d'El Atchane ?... Le rendez-vous d'Ighzer, c'était le rendez-vous avec la mort ».

C'est aussi, pour le lecteur, un superbe rendez-vous avec l'aventure en 378 pages.

Notre amie et adhérente,
Eveline Caduc, nous a envoyé
un compte-rendu d'un livre
qu'elle vient de lire. Le voici.

**Une jeunesse marocaine,
Française du Maroc**

Pierre Grouix,

préface de Marc Fumaroli

de l'Académie Française,

Editions du Rocher, 19,90 euros.

Un poème au père pour la fin ! Un vrai poème ! Mais écrit d'affilée et sans retour à la ligne. Avec des points simplement à la fin de ces phrases courtes, nettes, sans émotion apparente ! Ces phrases de faits bruts, de précisions très minutieuses. Et qui sont précisément génératrices d'une émotion encore plus forte pour le lecteur ! Camus, avec *Le Premier Homme*, a écrit un livre à sa mère, le livre de la mère qu'elle ne lira jamais parce qu'elle ne sait pas lire. Avec *Une jeunesse marocaine*, Pierre Grouix a écrit le livre de son père, le livre que le père ne pourra pas lire puisqu'il est mort. Et, comme Albert Camus, il a dérogé à son principe d'écriture habituel. Dans toutes les œuvres antérieures de Camus, c'est la phrase courte qui prédomine. Dans *Le Premier Homme*, au contraire, c'est souvent une longue phrase lyrique qui suit le devenir de ces émigrés partis d'Europe pour venir dans un pays inconnu construire une nouvelle vie. A l'inverse des phrases longues auxquelles le poète Pierre Grouix nous avait

habitués dans ses précédents recueils : *Laboureur des larmes* ou *Sentiment du chèvrefeuille*, ce sont des phrases brèves qui caractérisent *Une Jeunesse marocaine*. Mais pourquoi la fin en particulier, la fin si travaillée dans sa brièveté, pourquoi la fin est-elle si émouvante ? Après ce long cheminement têtue, à la recherche des traces restées en Algérie et au Maroc, et à Fès en particulier, des familles Grouix et Conesa, de toutes les petits faits de la vie des Pieds-Noirs, les travaux et les jours, les jeux et les fêtes, l'anisette et la kémie, voilà l'écrivain, dans les dernières pages, devant le livre fait. Et son lecteur est triste comme lui d'avoir à refermer la porte, surtout s'il a vécu un deuil analogue ! Mais, peu de temps après la fin de la lecture, c'est l'ensemble de cette mémoire reconstituée qui brille, oui, « comme un ostensor » aurait dit Baudelaire. Ainsi le religieux s'est-il emparé de nous à notre insu, alors que nous suivions l'histoire d'un homme dans tous les détails caractéristiques d'une vie de Pied-Noir depuis la source familiale en France ou en Espagne puis en Algérie et au Maroc, de Beni-Saf à Fès puis de Fès à quelque autre part en France. Parti avec ses mots à la recherche de son père, c'est avec ses mots que Pierre Grouix engendre son père Camille, grand « taiseux » devant l'Éternel. Et nous partageons dans le recueillement ce geste final d'allégeance qui le fait se reconnaître comme fils de Pied-

Noir, de ce Pied-Noir nommé Camille Grouix. La fierté de l'origine enfin revendiquée par un fils né en France, c'est une expérience peu commune qu'il nous est donné de vivre à la lecture d'*Une Jeunesse marocaine* !

Les Compagnies nomades,

*Algérie 1933-1962, Serge Bolle,
1 Allée Les champs de l'Ormeau,
37550 Saint Avertin –*

38 euros, plus 7 euros de frais d'envoi.

Ce livre sur les Groupes Nomades d'Algérie que nous signale l'Association Le Burnous, fort intéressant, nous est malheureusement arrivé trop tard pour faire l'objet d'un compte-rendu dans cette revue. Néanmoins, nous le signalons compte tenu de son intérêt et vous engageons vivement à écrire à l'auteur pour vous le procurer.

Le Voyage en Algérie

*Franck Laurent, Robert Laffont,
collection Bouquins,
29 euros.*

En sous-titre : *Anthologie de voyageurs français dans l'Algérie coloniale 1830-1930*. Nous en ferons un compte-rendu dans le prochain numéro, l'ouvrage nous étant parvenu trop tard.

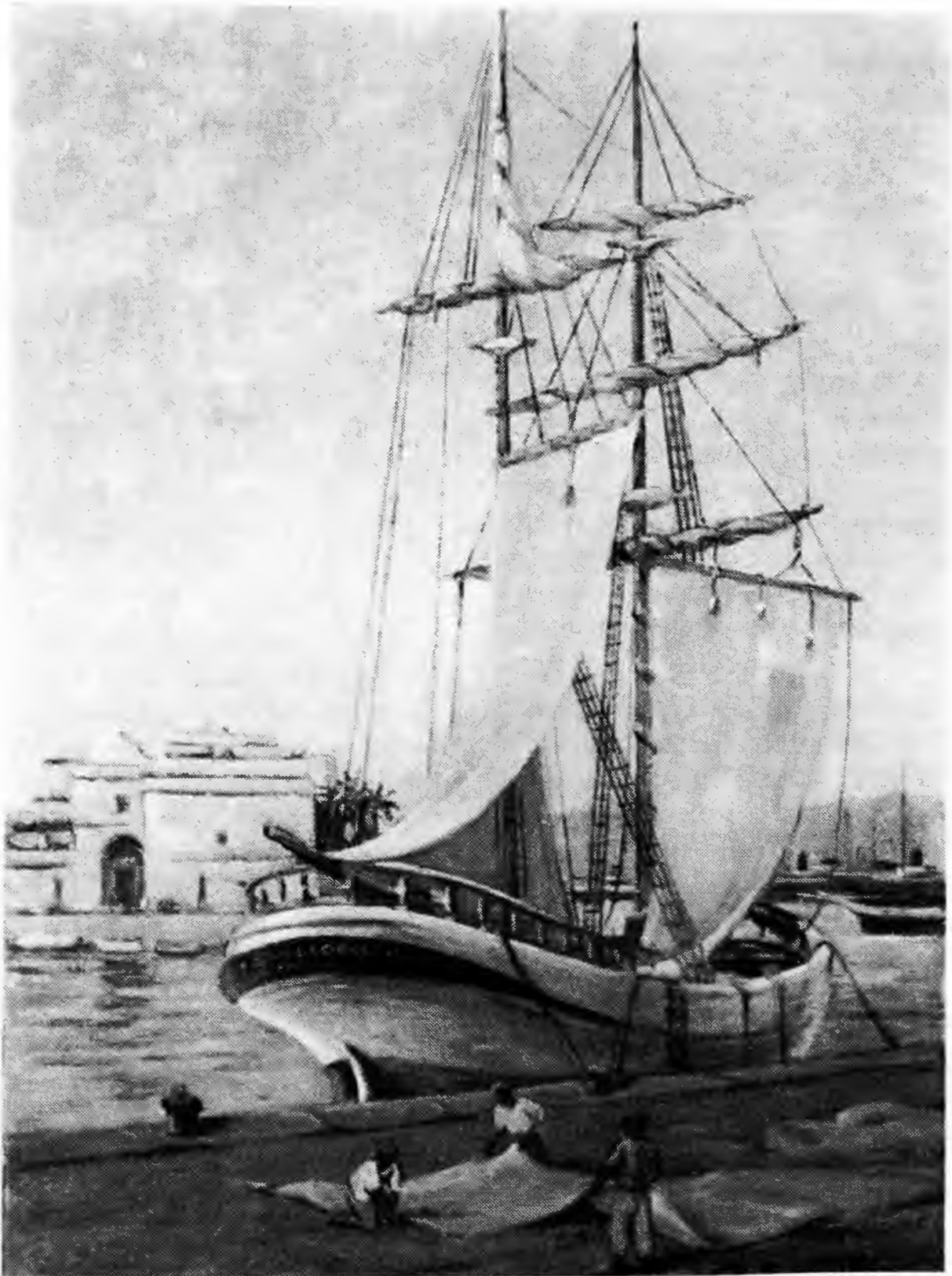
Catalina - Las Herrerias

*Jean-Pierre Parra
Thélés 19, 90 euros.*

Premier volume d'une série de quatre, consacrés à l'histoire des Espagnols émigrés en Algérie.



Dans un bar d'Alger, dessin de Bouviolle



Le San Giorgio. Benjamin Sarraillon